



B.D.A.C.

LA PATRIE

SERBE

REVUE MENSUELLE
POUR LA
JEUNESSE SERBE EN EXIL



DIRECTEUR-FONDATEUR :
DRAG. IKONIĆ
Docteur en Philosophie
203, Boulevard Raspail, PARIS

SOMMAIRE

- I. Le Tombeau bleu.* M. BOJIĆ.
- II. Les sentiers nouveaux.*
Devoirs de notre démocratie. DRAG. D. IKONIĆ.
- III. Contes et poésies.*
Les Semeurs. M. BOJIĆ.
Gob. MILAN VUKASOVIĆ,
homme de lettres.
- IV. A travers notre histoire et notre littérature.*
La Serbie dans l'Histoire. DRAG. STEFANOVIĆ.
La Renaissance de notre poésie romantique. A. ARNAUTOVIĆ.
La mort de Nemanja. Traduit par A. PAVLOVIĆ
- V. Les amis de la jeunesse serbe en exil.*
M. Louis Liard. J. M. ŽUJOVIĆ,
président de l'Académie royale
ancien ministre.
- VI. Notre problème national.*
Pour la Serbie. N. DIVAC,
Professeur au Lycée de Belgrade.
- VII. Pleurs d'exil sur nos glorieux et récents tombeaux.*
Franjo Supilo. STANOJE STANOJEVIĆ,
Professeur à l'Université de Belgrade.
- VIII. Nos poésies populaires.*
Le Cerf et la Vila. Traduit par
La jeune fille se plaint à la rose. Ph. LEBESGUE
- IX. De la vie scolaire de notre jeunesse.*
Les élèves serbes en Afrique. DRAG. PETROVIĆ.
Action du Comité des Étudiants serbes en France. R.
- X. Carnet du mois.*
La Société Yougoslavija. K. K.
Matinée en l'honneur des Yougoslaves. V. S.
Bibliographie :
Bulwark against Germany. }
Bosnie et Herzégovine. } M. G. MILOJEVIĆ.
La Croatie et la Slavonie. }
Statuts du Comité des étudiants serbes.
Milutin Bojić. A. A.

ILLUSTRATIONS

M Liard. — Franjo Supilo. — Les élèves serbes en Afrique.

PREMIÈRE ANNÉE. — N° 11.

Paris, 1/14 Novembre 1917.

La Patrie Serbe

REVUE MENSUELLE

pour la Jeunesse Serbe en exil

DIRECTEUR, RÉDACTEUR EN CHEF :

Drag. D. IKONIĆ, Docteur en Philosophie.

Le Tombeau bleu.

Halte-là ! ga'ères puissantes ! Arrêtez vos gouvernails !
Voguez doucement !
Je chante, en ce minuit funèbre, un *Requiem* sublime
Sur ces eaux sacrées.

Là, au fond, où sommeillent les conques
Et où les algues mortes se recouvrent de tourbe,
S'étend le cimetière des braves, gisant frère contre frère,
Prométhées de l'espérance, apôtres de la douleur.

Ne sentez-vous pas comme la mer glisse
Pour ne point troubler leur repos éternel ?
Du gouffre béant s'exhale le calme,
Et la lune lasse y promène son rayon.

C'est le temple mystique, ce sinistre tombeau
Du Grand Mort, — immense comme notre âme,
Silencieux comme la nuit sur l'Archipel Tropicque,
Sombre comme l'abîme glacial du désespoir.

Ne sentez-vous donc pas des glauques profondeurs
La Piété monter et s'épandre sur les eaux,
Une étrange pantomime se dérouler dans les airs ?
Des morts, c'est la grande âme errante.

Halte-là ! galères puissantes ! Au cimetière de mes frères
Voilez vos clairons ;
Vigies en grande tenue, chantez les prières
Là où les flots s'embrassent.

Car des siècles entiers passeront, comme passe l'écume
Qui flotte sur la mer et disparaît sans trace,
Et la grande Relève, sur les amas d'ossements,
Viendra bâtir le palais des splendeurs ;

Mais cette sépulture où fut enseveli
L'énorme et terrible mystère de l'Epopée,
Sera le berceau de la Légende des temps futurs
Où l'Esprit ira chercher ses coryphées.

Les couronnes anciennes y sont enfouies
Et la joie éphémère de toute une génération.
C'est pourquoi cette tombe gît à l'ombre des flots,
Entre le sein de la terre et la voûte céleste.

Halte-là ! galères puissantes ! Eteignez les flambeaux,
Laissez reposer vos avirons ;
Et, après les prières funèbres, glissez, pieuses,
Sans bruit, dans la nuit sombre.

Car il faut qu'un profond silence règne ici
Pour que les morts entendent les clameurs du combat :
C'est leur sang brûlant qui bouillonne en leurs fils
S'élançant sous les ailes de la gloire.

Car là-bas, loin, les champs sont vermeils
Du même sang qui fut ici répandu :
Ici, la paix règne sur les pères,
Et là, par les fils, se forge l'Histoire.

Aussi je veux le silence pour chanter le *Requiem*,
Sans paroles, sans larmes et sans soupirs,
Pour mêler le parfum de l'encens à l'odeur de la poudre,
Aux bruits sourds des tambours lointains.

Halte-là ! galères puissantes ! Pour rendre les suprêmes honneurs,
Glissez doucement.
Je célèbre une messe telle que le ciel n'en vit jamais
Sur ces eaux sacrées !

(Traduction de P.-I.)

M. BOJIC.

II. — Les sentiers nouveaux.

Devoirs de notre démocratie.

Nous croyons que nos observations sur l'école contemporaine ne sont pas exagérées. S'il est vrai qu'aucune forme de gouvernement ne suppose, autant qu'une démocratie, le sentiment développé de la vertu, alors il est évident que notre école d'aujourd'hui ne répond pas complètement aux besoins de la démocratie et que des réformes s'imposent. Les principaux efforts de l'école actuelle tendent à inculquer aux jeunes esprits un grand nombre de notions et à les bien préparer pour les examens et les diplômes. Ce n'est pas là qu'on apprend à penser, à agir, à connaître ses devoirs. Et c'est bien rarement que l'école, telle qu'elle fonctionne, réussit à développer suffisamment l'amour pour la vérité et le goût pour l'étude. Etudier ne devient un plaisir que pour un nombre restreint et il faut tant d'énergie pour remplacer, plus tard, le temps perdu sur les bancs de l'école. Quoique, à notre époque, on entende parler beaucoup de psychologie, la pédagogie d'aujourd'hui oublie et néglige trop « l'âme » et « l'homme ». Les êtres sont traités comme des choses : l'officier quitte l'école avec plus d'amour pour la caserne et sa rude discipline que pour ses soldats ; le médecin tient plus compte de la maladie que du malade ; l'ingénieur s'intéresse plus au travail qu'au travailleur ; le professeur apporte, avec sa licence, plus d'amour pour les abstractions, formules, règles et spéculations que pour l'enfant qu'il a à éduquer et à instruire. Peu importe la manière dont il transmettra ses connaissances à ses élèves !

Nous nous abstenons, à cette place, d'une analyse plus détaillée, mais pour juger la vie scolaire, les méthodes et les moyens d'enseignement, il suffit de jeter un regard sur un grand nombre de fruits directs de l'éducation contemporaine : les *arrivistes* et les *parvenus*. Il faut voir leurs actes, entendre leurs paroles, observer les moyens dont ils se servent, pour sentir combien est étouffante cette atmosphère dans laquelle on éduque ces générations, et quels misérables modèles on présente aux jeunes gens : des êtres sans conscience, sans morale, au cœur sec, prêts à toutes servitudes, à l'oubli de tout sauf de leur carrière.

Aujourd'hui, il est facile de remarquer que bien des gens ne marchent pas la tête droite et le front haut. Car réussir *par n'importe quels moyens* suppose l'abdication de toute morale et de tous scrupules. On devient le tyran de ceux qu'on domine, mais on est poltron devant ceux qu'on craint, et on n'hésite pas à se courber pour obtenir quelques avantages.

C'est avec une telle éducation qu'on quitte le plus souvent l'école et qu'on entre dans les épreuves de la vie sociale et politique. Quelle faible

armature pour la lutte à une époque et en un milieu où la conception du bien et du mal se confond avec l'utile et le pratique, où l'ordre est une chaîne difficile à supporter, où le devoir est presque un fardeau, où la conscience du bien commun échappe, où démagogie est devenue synonyme de démocratie, où l'amour pour la liberté confine à l'anarchie !

La nécessité de réformer l'école et le programme de l'instruction du peuple entraîne avec soi la critique et les réformes d'un autre agent social. Je pense ici à la presse, à son caractère, au but qu'elle poursuit, aux moyens qu'elle emploie, aux effets qu'elle produit.

Dans une communauté démocratique bien organisée, la souveraineté du peuple, le suffrage universel et la liberté de la presse constituent les trois principes fondamentaux sur lesquels la démocratie élève son magnifique édifice. Dans toute société où ces trois principes sont amoindris dans leur développement, où ils sont méconnus, opprimés, contestés dans leur valeur sublime, la liberté est menacée et l'oligarchie montre son hideux visage. La presse libre est la première garantie de la liberté et une condition nécessaire au progrès démocratique, c'est d'autant plus évident que, dans une démocratie, l'opinion publique devient de plus en plus un facteur important, et que c'est la presse qui la crée ; c'est elle qui en est la directrice et qui lui imprime ses impulsions. La mission qui incombe à la presse est donc une grande et noble mission ; moins importante que celle de l'école, elle vient cependant immédiatement après : c'est la presse qui doit contribuer à la purification des mœurs nationales ; c'est elle qui doit former les masses à la vie politique, ranimer la conscience de l'individu vis-à-vis de la communauté et travailler à l'élévation du niveau moral de la société. Si le rôle de la presse est ainsi envisagé, il est facile de comprendre qu'un des devoirs de la démocratie est de veiller, d'un œil vigilant, à ce que la presse remplisse fidèlement sa mission. Elle ne doit pas rester indifférente aux directions et aux tendances que prend la presse. L'indifférence dans ce sens tombe à la charge de la démocratie : par abus de la liberté de la presse, on risque de compromettre un des buts principaux de la démocratie, à savoir, son action morale et intellectuelle sur la masse du peuple.

Aujourd'hui, l'influence de la presse se fait sentir dans tous les domaines : politique, social, littéraire et artistique. Les journaux des partis politiques, en servant de liaison entre les électeurs, se proposent de propager ses idées et d'éclairer les citoyens sur leurs devoirs civiques. Malheureusement, non seulement chez nous, mais encore dans beaucoup de pays, les partis ne peuvent se louer des résultats obtenus par le moyen de la presse. Celle-ci a perdu, au point de vue de l'éducation politique du peuple, une grande part de son influence. L'esprit de parti, résumé dans ce malheureux axiome : « L'adversaire, c'est l'ennemi », ne tient pas assez compte de la grande loi du combat qui est en même temps une loi pacifique, et qu'on pourrait formuler ainsi :

« L'adversaire, c'est le collaborateur ». Et c'est pourquoi on perd pied sur le terrain des principes et des doctrines, et les journaux deviennent de simples fournisseurs de faits divers, rivalisant entre eux afin de les présenter d'une manière plus habile et s'adressant exclusivement à l'imagination du lecteur, à ses instincts et à ses goûts les moins élevés. Tous reconnaissent que la presse est un instrument médiocre de l'éducation politique au vrai sens du mot. Les articles de journaux n'inspirent plus aux lecteurs la même foi que jadis, au temps des premiers combats et des luttes de partis : on n'a plus la même confiance dans les propagateurs d'idées. La presse indépendante, en dehors de tout parti, exerce à ce point de vue une influence encore plus fâcheuse.

Ce qui a, semble-t-il, contribué le plus à ce discrédit de la presse, c'est qu'elle a été aussi atteinte par ce mal si commun à l'heure actuelle, à savoir : l'oligarchie financière du pays et l'action de la finance sur tous les domaines de la vie et même sur la politique. La pensée humaine traverse une crise affreuse. Libérée du « veto » de l'absolutisme, elle n'a pourtant pas encore pris tout son élan et son essor. Elle est asservie et enchaînée par de nouveaux ennemis. Aujourd'hui, il est très rare de trouver un publiciste remplissant une mission d'apostolat. Sauf quelques exceptions, les journalistes donnent l'impression de gens de métier, offrant leur plume pour défendre les convictions et les intérêts de ceux qui payent le mieux ; le capital les rend souples et flexibles et on parle couramment de l'industrie journalistique. Par des subventions avantageuses, on réussit à trouver des défenseurs pour des causes plus ou moins malpropres ; par contre, un profond silence est gardé sur des questions qu'une presse honnête aurait le devoir de soulever et d'éclairer. Victime du capital, la presse a pris une direction qui mène à l'abaissement moral, direction dans laquelle elle a fait de grands pas, surtout pendant ces dernières années. On dirait qu'il s'agit de vente et d'achat de consciences, et il semble qu'on traverse une époque de prostitution de la pensée, plus méprisable encore que la prostitution du corps.

Et pour se rendre compte de l'influence déplorable et pernicieuse de ces meneurs de l'opinion publique sur la moralité d'un peuple, il est bon de rappeler les moyens dont ils se servent aujourd'hui. Sous le couvert de la liberté de la presse, ils combinent des intrigues, lancent de fausses nouvelles et des calomnies, forment des complots, organisent des campagnes de dénigrement ou de louange. L'honnêteté, la probité, semble-t-il, ne s'escomptent pas chez le banquier et ne sont pas monnaie courante.

Le sens véritable de la liberté de la presse est donc tout à fait dénaturé. La sécurité publique, en effet, n'existe pas. Le journaliste moderne est un homme qu'on évite, qu'on craint, et devant lequel les gens les plus intègres manquent très souvent de courage. Si l'on a la garantie presque certaine de ne pas être attaqué par des brigands au coin d'une rue ou au bord d'un chemin, personne ne peut vous donner toujours

l'assurance que vous ne serez pas attaqué par une rédaction quelconque, si son intérêt est en jeu. Et ces attaques faites d'une manière grossière, avec passion, sans souci de vérité et de justice, oublient le principe pour saisir l'homme et le suivre jusque dans sa vie privée, mettant à nu même ses sentiments les plus intimes. Quelle déplorable compréhension de la liberté de la presse !

Il nous est impossible d'appuyer par des preuves toutes ces observations : la place nous manquerait et, ce qui est le plus important, nous risquerions de salir ces pages et de troubler la conscience de nos jeunes lecteurs. Mais nous nous proposons de revenir sur cette question plus tard, dans notre pays, et prenant pour base des documents recueillis, nous démontrerons d'une manière évidente combien une presse sans principe est d'un effet désastreux sur la morale, sur les mœurs et la mentalité du peuple.

Pour le moment, nous désirons simplement conclure à la nécessité d'une mobilisation de toutes nos forces pour pouvoir affronter plus tard une lutte ardente contre ce mal.

Nous accordons peut-être trop d'importance à l'influence de la presse sur l'éducation du peuple. Mais nous n'exagérons pas en disant que la presse, telle qu'elle est aujourd'hui, produit des effets néfastes. D'où l'obligation pour la démocratie de synthétiser les opinions de tous les éléments intègres de notre pays pour empêcher une telle pratique de la liberté de la presse. Il faut que la pensée puisse évoluer librement, sans contrainte d'aucune sorte ; mais celle-ci ne doit être représentée et défendue que par des gens honnêtes et de probité certaine. A l'attaque des capitaux et des banques, il faut répondre par une lutte semblable à celle que la démocratie a menée au début contre l'autocratie et l'absolutisme. Il s'impose donc de faire une sélection d'hommes honnêtes, désintéressés, prêts à combattre jusqu'à l'abnégation pour le triomphe de l'idéal démocratique.

Les épreuves, les douleurs, les convulsions que notre nation vient de subir peuvent devenir l'instrument de notre libération et de notre affranchissement intellectuel et moral, si l'on sait en écouter les austères leçons. Notre démocratie aura le devoir de recueillir ces leçons, de les méditer et de trouver une issue à nos tâtonnements obscurs. Si à une instruction solide par l'école, la démocratie associe une presse honnête faisant appel aux meilleurs instincts du peuple, elle sera capable de tirer le pays du chaos dans lequel le sort l'a jeté et de poursuivre résolument, par le progrès et la liberté, sa route vers des destinées meilleures et un avenir de paix et de bonheur.

Drag. D. IKONIĆ.

III. — Contes et poésies.

B.D.I.C

Les Semeurs⁽¹⁾

Comme des âmes maudites qui errent par le monde,
Traînant le sort de Job, — de notre Midi lointain
Nous venons vers toi, frère du Nord glacial !
Sans famille, sans abri, fiers pourtant,
Nous attendons, intrépides, de nouveaux cimetières.

Des siècles entiers nous avons versé notre sang :
Les plaines d'Angora en sont encore vermeilles,
Et les gorges du Carso en furent abreuvées ;
Les ombres d'Andrinople se dressent, indignées,
Déchirant nos anciennes blessures pannoniennes.

Maintenant encore, nous parsemons nos os de toutes parts :
Dans les îles lointaines et au fond des mers,
Dans les déserts où passent les simouns,
Dans les steppes froides. Et quand le soleil s'arrête,
Les corbeaux repus s'envolent de nos cadavres.

Et nos foyers antiques qui s'éteignent, gris de cendre,
Nous adressent des appels muets en expirant.
Nous avons laissé là-bas des morts vivants ;
Et, tel Ahasvérus damné par le Seigneur,
Nous parcourons les plaines qui se déroulent immenses.

Et l'Univers entier devient notre champ
Pour la semence d'honneur — qui aspire au soleil.
Seigneur, ce châtiment n'aura-t-il pas un terme ?
Voici le temps des moissons, la fenaison approche,
Laissez se soulever la dalle des tombeaux.

Comme des âmes errantes, pourchassées par les souffrances,
Traînant le sort de Job, — de notre Midi ardent
Nous venons vers toi, frère du Nord glacial !
Sans famille, sans abri, fiers pourtant,
Nous sommes prêts à semer de nouveaux cimetières.

(Traduction de M. I.)

M. BOJIĆ.

(1) Le poète s'adresse aux Russes, au moment où deux divisions yougoslaves sont allées combattre en Dobroudja.

Gob.

A mon ami Philéas Lebesgue.

Il y avait autrefois, aux temps très, très anciens, quand il n'y avait pas de frontières entre les états, qu'il n'existait pas de haines entre les hommes, et qu'il n'était besoin ni de jugements ni de juges, il y avait alors un homme qui s'appelait Gob.

Qui ne connaissait Gob? Même les oiseaux, lorsqu'il marchait, selon son habitude, doucement à travers les parcs, s'approchaient en volant de tous les côtés et tombaient sur les arbres près desquels passait Gob, et l'attendaient pour l'accompagner en gazouillant et en chantant.

Gob, ayant une âme infiniment grande et un cœur aussi infiniment grand, faisait du bien à chacun et à tous. Il pensait que les hommes, à cette époque où ils n'avaient encore aucune raison de se brouiller, ne se connaissaient pas assez entre eux et ne s'aimaient pas autant qu'il le fallait. Il concevait l'humanité comme un ensemble, comme une grande vie générale, dans laquelle disparaîtrait chaque vie personnelle.

La plupart des hommes ne pouvaient pas le comprendre. Mais beaucoup d'entre eux subissaient son influence et venaient chez lui pour lui demander secours. Il ne se passait pas de jour sans que Gob allât chez les hommes, les plus grands et les plus haut placés, élus par tout le monde pour gouverner les affaires communes, pour les supplier et leur proposer d'ajouter ou de changer quelque chose, et tout cela pour le bien commun des hommes.

— O, Gob! — lui dirent un jour ceux qui étaient le plus haut placés, — tes idées et tes sentiments sont infiniment supérieurs. Nous faisons tout ce que nous pouvons, mais il faut que bien des siècles passent pour que le monde comprenne ce que ton âme sent aujourd'hui. Il nous semble que tu vois, que tu entends et que tu sens beaucoup plus qu'il ne faut pour notre génération. Tu as deux yeux, Gob, mais nous sommes persuadés qu'un seul œil serait encore de trop pour toi et que tu souffrirais beaucoup moins dans ta belle et grande âme, si tu voyais seulement avec un œil.

Et, pour la première fois, Gob quitta attristé l'assemblée des grands hommes qui s'occupaient du bien public. Il sortit la tête baissée et traversa le grand parc, salué, comme toujours, par la chanson joyeuse d'innombrables oiseaux, mais cette fois il ne les aperçut pas. Et les petits oiseaux le sentirent et se turent et se cachèrent et se blottirent dans l'épais feuillage vert pour partager les soucis de leur grand Gob!

Et le silence se fit dans le parc!

Les feuilles l'ont senti comme une douleur profonde et elles se sont

baissées tristement. Les papillons et les abeilles et d'autres insectes, qui s'envolaient toujours au-dessus des sentiers en tâchant de devancer Gob, s'arrêtent maintenant tristement au-dessus de ces lisières et se laissent tomber sur l'herbe.

La tristesse envahit le grand parc mort, à travers lequel Gob cheminait doucement. Mais cette fois ses pas étaient sans bruit.

Gob réfléchissait sur ce qu'il fallait faire.

Et il décida de suivre le conseil des plus sages, non pour se soulager lui-même, mais pour s'approcher plus près de la vérité, afin de connaître mieux les hommes, afin de leur être encore plus utile.

Justement, il y avait dans ce temps-là sur la terre un grand chirurgien qui, comme on le racontait partout, ne se trompait jamais. Et Gob alla chez lui pour lui demander de lui enlever un œil. Le chirurgien se mit immédiatement au travail et lui enleva avec succès son œil droit et tout ce qui se rapportait à cet œil dans le cerveau.

Et Gob sortit dans la rue sans son œil. Et, ô miracle, beaucoup de choses qui lui semblaient jusqu'alors incompréhensibles, devinrent subitement claires et définies.

Et Gob continua son ancien travail au milieu des gens, les secourant avec autant de bonne volonté et autant de succès qu'auparavant.

Mais un jour les grands lui dirent :

— Gob, non seulement tu avais la vue plus profonde que nous autres, mais encore ton ouïe est plus affinée que la nôtre. Tu comprends infiniment plus de choses que nous, car tu peux entendre beaucoup plus, et à cause de cela tu cherches à aider les gens même là où nous ne pouvons pas le faire.

O Gob, nous sommes persuadés qu'il y aurait assez d'une oreille pour toi. Et qu'avec une seule oreille tu entendrais encore beaucoup mieux que nous.

Et Gob, pour la deuxième fois, sortit attristé. Pour la deuxième fois les oiseaux se turent dans le grand parc, et pour la deuxième fois les feuilles se baissèrent et les papillons et d'autres insectes se laissèrent tomber sur l'herbe.

Et Gob maîtrisa sa tristesse et tout cela pour le bien des hommes, et alla chez le grand chirurgien pour lui demander de lui enlever une oreille.

Le chirurgien exécuta avec succès la seconde opération.

Gob sortit dans la rue et aussitôt il lui sembla que vraiment les sages avaient raison, car beaucoup de choses qui pour lui étaient jusqu'alors incompréhensibles, devinrent subitement claires et définies.

Depuis ce moment, Gob continua, à cause du bien public et du progrès, à se priver d'un membre après l'autre. Et il en vint ainsi à abandonner l'autre oreille et jusqu'à l'autre œil.

Et un jour Gob sortit de chez le grand chirurgien avec le crâne vide.

Et, ô le plus grand miracle! ce jour-là, Gob comprit absolument tout ce qui se passe dans le monde. Et il n'y avait plus rien d'obscur ni d'étrange pour lui.

Et en arrivant à la maison, il se décida de laisser sa tête dans l'armoire, car maintenant il n'en avait plus besoin, puisqu'elle était vide. Et Gob sortit dans la rue sans tête.

Les hommes, en apercevant un homme sans tête, furent stupéfaits au premier moment, mais ayant reconnu Gob d'après ses habits, ils s'approchèrent librement de lui et le prièrent de lui expliquer comment il avait pu faire une chose pareille. Gob, qui avait perdu avec sa tête tout ce qu'il y avait de superflu dans son âme, ce qui le mettait au-dessus des autres, avait dans son corps d'un homme ordinaire tant de force qu'il pouvait maintenant répondre comme un homme ordinaire.

— Vous ne sauriez comprendre combien je me sens heureux, — chuchota Gob d'une voix rauque et sourde, comme un bruit sortant du fond de la poitrine.

Encore plus, je sens maintenant que le monde est très bien tel qu'il est, et qu'on peut y vivre si on sait vivre.

Et puis les gens lui demandèrent comment il se sentait sans tête:

— Beaucoup mieux qu'avec la tête. C'est avec le plus grand plaisir que j'ai laissé ce fardeau inutile, ce poids superflu chez moi, à la maison.

Quand Gob eut dit cela, Gob, le célèbre Gob, qui n'avait jamais désiré que le bien public et qui lui avait sacrifié toute sa vie, les hommes voulurent faire comme lui. Et ils coururent chez le chirurgien, afin qu'il leur enlevât leurs têtes, pour ne plus porter un fardeau inutile.

Le succès fut universel et tous les gens apparurent sans tête.

Mais Gob marchait sans tête parce qu'il en avait l'habitude, ayant perdu petit à petit un membre après l'autre, tandis que les gens désireux d'être délivrés le plus tôt de leur lourde tête avaient perdu tout à la fois. Et en sortant sans tête dans la rue, la plupart d'entre eux ne pouvaient plus s'orienter, car ils ne s'étaient pas habitués petit à petit à en être privés, et ils se mirent à faire des sottises dont l'une surpassait l'autre.

Mais ce n'est que maintenant qu'on va voir toute l'horreur tragique de cet événement très vrai.

Les gens sans tête étaient tellement persuadés qu'ils n'en avaient plus besoin, car maintenant chacun pouvait justifier chacune de ses actions, même la moindre, qu'ils arrivèrent à la conviction que la tête était le plus grand malheur de l'homme. Et ils sont restés dans cette conviction jusqu'à nos jours, et, de plus, ils se mirent à produire des enfants « sans tête ».

Milan VUKASOVIĆ.

IV. — A travers notre histoire et notre littérature.

B.D.I.C

La Serbie dans l'Histoire.

(Suite.)

La Hongrie se trouvait désormais en état de révolution vis-à-vis de l'Autriche, et les Croates et les Serbes ne combattaient plus pour leurs droits et leurs libertés, mais pour le compte de l'Autriche. Aussi l'enthousiasme commença-t-il à baisser. C'est dans ces moments difficiles que monta sur le trône François-Joseph, qui subit tout de suite l'ascendant du prince Windischgraetz et de son premier ministre Schwartzemberg. La cour de Vienne joua alors de nouveau aux Serbes et aux Croates le tour qui lui avait constamment si bien réussi : le 4 mars 1849, l'empereur octroya à l'empire une nouvelle constitution qui englobait la Hongrie et la Croatie; la Voïvodina serbe fut reconnue, la Croatie, la Slavonie et la Dalmatie furent réunies et détachées de la Hongrie; la constitution hongroise de 1848 fut abolie. La Diète magyare, réunie à Debrecin le 19 avril 1849, déclara la maison de Habsbourg déchue de ses droits sur la couronne de Hongrie. Mais dès que l'Autriche eut obtenu l'aide de l'armée russe, qui contraignait bientôt le général Goergey à la capitulation de Vilagos, l'empereur exprima aux Croates sa reconnaissance impériale pour « leur constance héroïque et les sacrifices qu'ils avaient volontairement consentis pour le bien de l'Etat », et en même temps... prononça la dissolution de la Diète croate. Aux Serbes, on fit savoir que l'acte impérial relatif aux privilèges était sans valeur. On nomma le baron Rukavina commandant de la frontière du Banat, ce qui était une négation de l'existence de la Voïvodina. Le 2/14 avril, par la fameuse lettre impériale d'Olmütz, toutes les joupanies (districts) de la Voïvodina furent soumises au pouvoir de Windischgraetz, et le général Mayerhoffer fut nommé commandant du VI^e district militaire, qui comprenait la Symrie, la Bačka et le Banat.

L'Autriche retomba dans la réaction, et les Serbes restèrent avec 100.000 victimes et le titre de patriarche, lequel n'est au fond que l'évêque de Karlovci. Les Hongrois se vengèrent, avec la férocité atavique des Mongols, sur les Serbes qui leur furent livrés impitoyablement par Vienne.

Pourtant la Serbie avait montré que, même vassale, elle savait accourir au secours de ses enfants en dehors de ses frontières.

* * *

La situation politique permettait désormais de s'occuper de nouveau de la principale question intérieure : la revision de la Constitution de 1838, source de tous les désordres intestins. Cette œuvre de la

Russie et de la Turquie péchait sous tous les rapports, et particulièrement en ce qui concernait les attributions du « Soviet » (Conseil d'Etat), dont l'autorité était, sur certains points, supérieure à celle du Prince. Ces défauts de la Constitution rendaient possibles les conflits entre l'autorité du Prince et celle du Conseil, et après avoir occasionné le départ du prince Miloš et de son fils, ils rendaient la tâche du prince Alexandre bien difficile. Le Gouvernement et le Prince étaient pour le système parlementaire, et des instructions furent données au délégué serbe à Constantinople à l'effet de préparer le terrain pour une revision de la Constitution. Après la victoire autrichienne, la Porte, réservée jusque-là, refusa nettement de faire droit aux désirs de la Serbie. Le Gouvernement serbe demeura isolé; il ne trouva d'appui qu'auprès de la France, dont le ministre à Constantinople proposa à la Porte de subordonner l'église bulgare à l'église serbe, de nommer deux évêques, en Bosnie et en Bulgarie, pour contrecarrer l'action du clergé grec, et d'adjoindre à chaque vali en Bosnie et en Bulgarie un Serbe de la Principauté qui soumettrait à la Porte, directement, toutes les demandes du peuple et veillerait sur le sort des chrétiens.

C'est ainsi que fut ajournée la question de la revision de la Constitution. La situation intérieure en Serbie commença à redevenir normale. L'oligarchie se tint plus tranquille, car le Prince trouvait dans les volontaires de 1848 un ferme appui. La Russie interdit au prince Miloš de résider en Roumanie, et fit don de 10.000 fusils à la Serbie.

Les Serbes de Hongrie reprirent la lutte pour leurs droits et privilèges. En Bosnie, la résistance musulmane contre le pouvoir central de Constantinople fut domptée (1851). Les rapports avec les Serbes de Hongrie cessèrent; l'Autriche interdit l'importation des livres serbes (1852). Petronević, envoyé en 1851 à Constantinople pour régler la question du droit héréditaire de la dynastie des Karageorgević, mourut en route. Garašanin se rendit à Paris pour solliciter l'appui de la France, conformément à son programme politique de 1848. Il demanda la permission d'envoyer des jeunes gens serbes dans les écoles françaises en vue de les préparer à la carrière administrative. L'appui de la France était nécessaire à la Serbie, où l'influence de la Russie et de l'Autriche se faisait lourdement sentir.

A son retour en Serbie (1852), Garašanin fut nommé président du Conseil et ministre des Affaires étrangères. Cette nomination déplut à la Russie, qui insista auprès du Prince pour qu'il révoquât Garašanin et nommât Vučić à sa place. Le Prince dut céder aux instances russes; il révoqua Garašanin (avril 1853). L'impression produite en Serbie par cet acte fut à ce point déplorable, que la Russie dut envoyer un délégué spécial pour calmer le Prince, le Conseil d'Etat et le Gouvernement.

Telles étaient les circonstances en Serbie lorsque la Russie déclara la guerre à la Turquie, acte qui fut le point de départ de la guerre de

Crimée. La situation de la Serbie était très délicate entre la Turquie suzeraine et la Russie protectrice. La Russie occupa la Valachie et la Moldavie. Pour compenser cette occupation, l'Autriche-Hongrie résolut d'envahir un pays balkanique, la Bosnie-Herzégovine ou la Serbie; 50.000 soldats austro-hongrois furent massés à la frontière serbe. La Turquie, de son côté, se méfiant de la Serbie, concentrait son armée à la frontière méridionale de ce pays. La Serbie se prépara alors fiévreusement à la guerre. La manufacture d'armes de Kragujevac fabriqua 85 canons; on organisa une armée de 80.000 fantassins et 16.000 cavaliers, à la tête de laquelle fut placé le voïvode Knićanin. On s'attendait à une attaque de la part de l'Autriche. La Porte ayant demandé à la Serbie quelle attitude elle comptait observer, le Gouvernement serbe lui répondit qu'il était résolu à conserver la neutralité armée, à moins que la Serbie ne fût attaquée, auquel cas ses 50.000 soldats sauraient défendre ses frontières. La Russie conseillait officiellement à la Serbie de ne pas se compromettre, de garder une neutralité stricte et de donner des assurances à l'Autriche à cet égard.

En Serbie, existait un courant pour l'intervention militaire en faveur de la Russie. Le consul britannique à Belgrade, Fonblanque, qui eut à cette époque de nombreuses occasions de voir le Prince et les ministres, était convaincu que les Slaves balkaniques se soulèveraient sitôt que les Russes seraient en force sur la rive droite du Danube.

« Malgré les sympathies du ministère et du peuple pour la Russie, le prince Alexandre se montrait gêné des attentions de cette puissance. Fonblanque l'informait qu'« en suivant le chemin que lui traçait son devoir, le Prince n'avait rien à craindre, puisque la plus grande puissance au monde (l'Angleterre) était décidée à maintenir l'intégrité de l'empire ottoman ». Il faisait valoir les avantages qui pourraient résulter pour la Serbie d'échanges commerciaux avec la Grande-Bretagne, il faisait des suggestions relativement à l'agrandissement de la Serbie par des concessions diplomatiques de la part de la Turquie. Par ces propos, le consul cherchait à affaiblir l'impression des offres russes. L'opinion publique, exprimée dans le Gouvernement et à la Skupština, faisait pression sur le Prince. Fonblanque, maintenant l'idée que l'intégrité de la Turquie signifiait l'absolutisme en Serbie, suggérait au Prince de négocier avec la Turquie « sous sa propre responsabilité, sans égard au Conseil ni au Gouvernement et seulement en considération de son devoir de prince régnant vassal du Sultan ». Le Prince n'accepta pas cette proposition audacieuse, mais il tempéra, car il n'osait convoquer la Skupština à cause « du danger pour la dynastie ». Finalement, le Prince informa le Consul britannique qu'il désirait rester neutre, mais qu'il se déclarerait pour la Russie si on l'y contraignait.

« Une armée autrichienne était concentrée en face de Belgrade, tandis que des forces turques s'approchaient de la Serbie, venant du

Sud. Le Sultan demandait à la Serbie un gage de sa neutralité armée, mais il offrait une fois de plus de garantir son autonomie intérieure. Lorsque des forces autrichiennes eurent pénétré en Roumanie, faisant ainsi s'évanouir toutes les espérances dans la coopération russe, la neutralité était non seulement recommandable, mais devenait la meilleure et la seule politique possible (1). »

Le ministre britannique à Constantinople persuada la Porte de renouveler spontanément les privilèges dont les chrétiens en Turquie jouissaient en vertu des *hatti-chérifs* ou des traités. La Porte envoya Ettem Pacha à Belgrade, avec un *firman* renouvelant ses privilèges à la Serbie. Cette dernière, de son côté, envoya un délégué à Vienne avec la mission d'assurer le Gouvernement autrichien de la sincérité de ses intentions et de le prier d'ordonner le retrait de sa frontière des troupes autrichiennes.

D'autre part, le Gouvernement serbe adressa à la Porte un mémoire par lequel il priait celle-ci de prendre la Serbie, avec ses alliés, sous sa protection contre l'Autriche. Ce mémoire blessa profondément l'Autriche, qui exigea de la Porte que la Serbie cessât immédiatement ses préparatifs guerriers. Le Sultan exigea cela du Prince, et de plus lui recommanda de s'excuser auprès de l'Autriche. La Serbie dut céder. L'Autriche, qui devait « surprendre le monde par son ingratitude », n'attendit pas longtemps pour le faire, car elle obligea la Russie — qui l'avait sauvée en 1849 — à évacuer la Valachie et la Moldavie. Heureusement pour la Serbie, la guerre s'était transportée en Crimée, et elle sortit de cette situation pénible ayant montré qu'elle savait être ferme et qu'elle était prête à défendre son indépendance et ses droits.

Le Congrès de Vienne (1856) eut une grande importance pour la Serbie. En effet, l'article 28 du traité confirma ses droits et privilèges conformément aux *hatti-chérifs* et la plaça sous la garantie commune des puissances contractantes; et l'article 29, tout en admettant le droit de la Porte à maintenir des garnisons en Serbie, interdit toute intervention armée en Serbie sans entente préalable des puissances contractantes.

Ainsi, le traité de Vienne conférait à l'autonomie serbe une importance internationale. Le prestige de la Serbie parmi les Yougo-Slaves devint grand. Pourtant la défaite russe avait déprimé les Serbes, tandis qu'elle donna plus d'assurance à la Turquie. Cette dernière envoya une forte armée pour réprimer une nouvelle insurrection des Herzégoviniens, sous le commandement de Luka Vukalović; mais les Herzégoviniens, unis aux Monténégrins, battirent les Turcs à Grahovo (1858), qui appartint depuis lors au Monténégro, cependant que les Herzégoviniens obtenaient leur ancienne autonomie.

(1) *History of Serbia*, by Captain H. W. V. Temperley.

Les luttes intestines en Serbie recommencèrent, toujours provoquées par les mêmes causes. Vers la fin de 1855, le Prince voulut y mettre un terme en soumettant à la Porte un plan de modifications à apporter à la Constitution. En outre il adopta une attitude indépendante et résolue vis-à-vis du Conseil d'Etat. C'est ainsi qu'il communiqua au peuple les dispositions du traité de Vienne sans prévenir le Conseil; à la suite d'une conspiration contre lui, il révoqua une partie des conseillers et nomma ses fidèles à leur place. La Porte envoya alors Ettem Pacha à Belgrade pour remettre la paix parmi les dirigeants serbes. Ettem réussit à faire se réconcilier le Prince et le Conseil, du moins en apparence. Vučić, adversaire déclaré du Prince, fut nommé président du Conseil des ministres, et les conspirateurs devinrent ministres comme lors du départ de Miloš. Le peuple, sympathiquement disposé à l'égard du Prince lorsqu'il avait montré de l'énergie contre l'oligarchie, l'abandonna lorsqu'il le vit capituler.

L'oligarchie reprend la lutte contre le Prince. Vučić demande la convocation de la Skupština à l'effet de le déposer. Garašanin est aussi pour la convocation de la Skupština, mais afin d'éclaircir la situation. Dans l'automne de 1858, devant l'insistance de la Russie et de la France, la Porte autorisa la convocation de la Skupština, et une loi fut promulguée qui déterminait la composition de cette assemblée, laquelle devait comprendre 376 députés élus dans les villes par le suffrage direct et dans les arrondissements ruraux par le suffrage indirect, et 63 députés choisis pour leur situation dans l'administration de l'Etat. Cette Skupština se réunit à la Saint-André, le 30 novembre (11 décembre) 1858. Les intrigues de l'oligarchie contre le Prince battaient leur plein; las de cette lutte, celui-là y demeurait indifférent. La Skupština décida d'exiger du Prince qu'il donnât sa démission. Ce dernier demanda vingt-quatre heures de réflexion, et commit pendant ce délai une faute irréparable: il s'en fut à la forteresse se placer sous la protection du Pacha. Ce geste fatal lui aliéna l'armée, qui était encore pour lui, et la Skupština vota sa déposition. Et comme tout le monde était fatigué de ces intrigues et de cette zizanie perpétuelle des gouvernants, la Skupština revint au vieux Miloš, qui fut élu prince de Serbie. Une régence de trois membres fut nommée en attendant son arrivée de l'étranger, tandis que le prince Alexandre, déposé, prenait le chemin de l'exil.

(A suivre.)

Drag. STEFANOVIĆ.

La renaissance de notre poésie romantique⁽¹⁾

Il y a presque dix ans, une force brutale et injuste passa sa main sur l'échine du noble pays de Bosnie. Cette main-mise arracha des cris d'épouvante à notre désespoir national. Mais l'Europe n'entendit pas ses cris et resta indifférente. On nous força de souffrir l'injustice. On nous imposa une cruelle résignation, et jamais silence ne fut plus douloureux que celui auquel dut se résigner notre race.

Depuis, en peu d'étés et peu d'hivers, nous avons revécu toute notre célèbre et triste histoire, débordante de glorieux et calamiteux, notre histoire qui est une grande rivale des légendes et des mythes. La splendeur de nos victoires dans la Guerre balkanique nous a fait sentir les grandes joies de nos heureux ancêtres. Et lorsque, au début de la guerre actuelle, nos troupes libératrices entrèrent dans certaines régions de la Slavonie et de la Bosnie-Herzégovine, il nous semblait que le rêve de liberté et de notre union nationale allait se réaliser.

Mais, malheureusement, notre peuple habite cette Longue Chaussée du Levant au Ponant où les grands bouleversements et les cataclysmes de toutes sortes n'ont jamais laissé triompher le droit ; et c'est le peuple serbe qui en a été le plus souvent atteint, c'est lui qui en a souffert le plus. Que de fois le malheur et le désastre immérités l'ont accablé ! Mais son adversité était toujours glorieuse et ses misères hautaines. Tant de générations ont subi cette adversité, mais elles ne mourraient pas sans remettre à celles qui leur succédaient, l'inextinguible flambeau de la Race.

Aujourd'hui encore, notre peuple tout entier, dans une angoisse héroïque, prononce ses *Dallo profondo chiamo a te, Signore*. Il a vu ses rêves et ses chères pensées devenir un moment réalité, pour être bientôt dissipés. Les autels se sont dressés dans un sublime éclat, pour qu'il les vît, sous peu, tomber en ruines. Le temple national, comme disent nos poètes, a été érigé dans des beautés magnifiques pour que le barbare le détruise. L'histoire s'est cruellement répétée. Mais, comme dans le passé, la Race garde, dans un surhumain vouloir, l'espérance et la forte croyance en sa belle vie de demain. Elle sait que la Patrie-Phénix renaîtra de ses cendres.

Et comme jadis, au siècle dernier, où notre sentiment national atteignait son paroxysme, où nos Fingals et nos Ossians, tels Kačanski, Zmaj et Djura Jakšić, célébraient les grandeurs d'autrefois et chantaient les lendemains couronnés de bonheur et de lauriers, toute une pléiade de Jeunes, reprenant avec une piété et une vigueur nouvelle le flambeau sacré que les chantres, trouvères et bardes, lui ont légué, chante les cantiques et les hymnes à sa nation héroïque et martyre qui, dans une foi admirablement fière, attend sa belle et grande résurrection.

Dans cette pléiade, flambeau d'une génération qui a survécu aux

(1) MILUTIN BOJIĆ : *Les Poèmes de la Douleur et de l'Orgueil*. Salonique, 1917. — Prix : 2 francs.

malheurs et qui se dresse debout pour de nouveaux efforts, M. Milutin Bojić, attestant sa vitalité et son inépuisable énergie, est le plus éloquent, le plus vibrant et le plus puissant porte-parole de l'orgueil national qui, inflexible comme la vertu, vit dans nos pensées ensoleillées des rayons du « Soleil de l'Honneur », de cet orgueil qui, consolateur comme la parole de la Bible, berce et endort les douleurs dont nos cœurs saignent et dont nos âmes pleurent dans la grandeur qu'un passé épique leur commande.

C'est surtout ce jeune Titan qui a fait renaître notre poésie romantique en la revêtant d'un nouvel éclat et en la faisant revivre dans de nouvelles beautés.

Comme pour nos grands romantiques, comme pour Djura Jakšić et Kačanski, pour Milutin Bojić, c'est plutôt la *nation* que le *peuple* qui vit, c'est plutôt la *patrie* que le *pays* qu'on aime, et ce n'est pas du devoir et de la défense du sol natal qu'on se fait le champion, c'est de l'orgueil, de la gloire, de la grandeur nationale. Le nom que l'avenir nous réserve, le souvenir à laisser à nos descendants, l'Honneur, voilà les emblèmes qu'on porte et les auréoles vers lesquelles on aspire.

Sois fier !
dit le poète au fils de sa nation crucifiée,

Sois fier du jour où l'histoire jugera !
Sois fier que l'orage se brise dompté par toi
Et que ton sort soit fixé du mot suprême :
Il faut *tout* donner lorsqu'on gagne tout.
Sois fier que les siècles porteront ton nom
Et que sur ton tombeau, libre, ton fils pourra rêver.

C'est le legs sacré, la divine tradition des aïeux qui doit mener et qui mène cette nation au faite de la suprême abnégation et c'est au « Grand Soleil de l'Honneur » qu'elle apporte en pleine conscience ses offrandes : la jeunesse, toutes les joies, les « chers moments », les bonheurs.

Et pendant que Clio écrit sa légende,
Et que l'univers soucieux cherche de quoi orner
L'enfant né aux entrailles de la mère de grandeur,
Elle parle : c'est la Tradition qui l'ordonne
À la garde de l'Honneur, qui meurt jusqu'au dernier.

Pour elle, pour cette nation dont l'histoire est une épopée héroïque, devant ce Grand Soleil, devant l'Honneur du passé et de l'avenir de ses enfants, « tous les autres astres deviennent ternes et sombres ».

Et cela, ce sont les sonneries de nos clairons nationaux, ce sont les échos des cors et des fanfares qui, dans les ténébreux temps moyenâgeux ont accompagné les chevaliers et les guerriers de nos joupans et de notre Tzar.

C'est dans la voix de ce passé, dans le « cliquetis du passé qui bourdonne dans les âmes », que ce jeune poète a trouvé son inspiration. Cette inspiration le lie à cette famille nombreuse de nos grands poètes de 1860 et même aux poètes français qui, vers 1830, ont chanté les masses élancées vers le souvenir glorieux, ont entendu la voix du peuple entier bercer,

en leur tombeau, ceux qui « pieusement sont morts pour la Patrie », et ont dit le mot prophétique :

C'est la cendre des morts qui créa la patrie.

Trempé dans les souvenirs, blotti dans le passé, M. Bojić a souvent contemplé la terrible tuerie, nos victoires, notre débâcle et notre exode, des yeux éblouis par les épopées dont notre histoire est peuplée. Ces tragiques et monstrueux moments, il ne les a pas vus dans leur âpre réalité, sous les vrais aspects de cruauté ignoble et infernale, dans leur énorme bêtise, dans leurs atrocités et dans leurs laideurs. Il a préféré regarder d'en haut, à travers les cristaux qui désenlaidissent et donnent de belles formes ; il a préféré appartenir à la famille de ceux qui embellissent, qui savent trouver partout le grain d'or dont ils font les montagnes. Entre une vérité douteuse, — car, peut-être, les laideurs et la bêtise ne sont pas les seuls attributs de la guerre, — entre une vérité douteuse et une illusion assez forte pour l'emporter sur le triste vrai, il a choisi celle-ci, parce qu'elle est la poésie, parce qu'il a préféré rester poète.

Mais ce serait lui faire tort, si l'on prenait M. Bojić seulement comme un clairon de guerre et comme un rapsode du passé glorieux. Il est trop artiste et trop moderne pour ne pas reculer les bornes anciennes de notre poésie romantique. Et les malheurs ont trop souvent envahi nos âmes et les atroces épreuves ont trop nourri nos pleurs, pour qu'on puisse être surhumainement fort. C'est pourquoi ses poèmes ne sont pas seulement les *bardits* qui exhortent les guerriers. Son recueil est une vivante évocation de nos destinées successivement radieuses et tristes ; c'est une ample vision par laquelle le poète fait passer devant nous les longues suites des temps écoulés, où l'adversité succédait à nos gloires et où les angoisses précédaient notre éclat ; c'est une élégie profondément lamartinienne qui pleure le mal auquel le sort a condamné notre Race en la jetant sur la Route maudite, entre les deux mondes, où, féroce et sans pitié, la tribu se dresse contre la tribu, où les nations sont aux prises les unes avec les autres, où les éternelles bousculades et les immenses cataclysmes se sont succédé et n'ont jamais cessé de bannir « le paisible bonheur » dont le peuple du poète était toujours désireux.

Plus que tout cela, ce livre de vers est notre *Comœdia divina* en miniature. Il fait passer devant nos yeux de vivantes et terribles résurrections. Les époques lointaines et récentes, « quand au-dessus de chaque tombeau murmuraient les lauriers », font place aux phalanges de héros et de martyrs connus ou obscurs. L'on y voit de sombres trainées d'âmes de notre nation qui, dans cette évocation trop vraie, porte en elle la fatalité des grandeurs dont Homère et Virgile ont été les poètes. L'on y voit de longues suites d'infortunes sous lesquelles succombaient et se redressaient, mouraient et ressuscitaient nos pères, nos frères, nos fils, semblables à ceux dont les anciens mythes ont raconté l'histoire.

Aussi les *Semeurs* de M. Bojić ne sont-ils pas comme celui de Victor Hugo qui jette aux sillons la moisson future et dont le « geste auguste », dans l'ombre du soir, s'élargit jusqu'aux étoiles. Ce sont les chevaliers qui, éternels errants, comme s'ils étaient maudits, parcourent les mondes pour y semer leurs propres cimetières. Ces symboles macabres de nos soldats sont du monde que Virgile a montré au poète des sept cercles de l'Enfer.

Quelquefois, il semble qu'on se trouve quelque part où les mânes de notre nation reposent. *La bleue sépulture* (1), — épitaphe magistrale et psaume le plus douloureux sur nos morts qui, sauvés de l'exode, sont venus terminer leur vie sous les cyprès de l'île de la Mort, nos morts auxquels les eaux égéennes ont donné pour tombeau leurs profondeurs, — *La bleue sépulture* parle de ces « âmes errantes » :

Galères impératrices ! arrêtez votre marche !
Enchaînez vos puissants gouvernails !
Passez doucement et en silence !

Ne sentez-vous pas comme la mer glisse
Pour ne pas troubler l'éternel repos des phalanges tombées ?
Et comme le voile des rayons de lune est doux ?...
Ne sentez-vous pas la pitié monter des livides fonds
Et se répandre au-dessus des eaux silencieuses,
Et en l'air jouer une étrange pantomime ?
C'est la grande âme des morts qui erre...

Dans tout ce recueil, c'est en de telles visions et par de tels symboles, que ce jeune poète de la race de Dante et de Hugo traduit ce qui l'émeut, ce qu'il voit, ses pensées et ses sentiments. Les visions sont amples, au souffle épique et aux horizons bibliques ; les symboles sont hautement et solennellement poétiques, pittoresques. Il semble que M. Bojić ait vraiment animé les images qu'il a profondément senties. Il y a dans tout cela une riche éloquence, dont nos anciens romantiques ne possédaient que la rhétorique, de cette éloquence que les romantiques ont inaugurée en mettant « le bonnet rouge au vieux dictionnaire » et que les néo-romantiques anglais, tel Oscar Wilde (*Salomé*) et les décadents italiens d'aujourd'hui ont ramenée à la musique. Si ce n'est pas, chez M. Bojić, cette musique dont gémissent « les violons d'automne » de Verlaine, dont rêvent les jardins d'Albert Samain, et dont se taisent les parcs de Fernand Gregh, c'est celle de 1812 de Tchaïkovsky, et les trépidations de Wagner, et si l'on veut, les fugues de Debussy. Ses vers vibrent et tressaillent ; chaque mot trépide et sonne et est une métaphore et même une allégorie. Presque chaque phrase porte en elle une image, une pensée pour ainsi dire sculptée en tons, un sentiment revêtu de rythmes, et de longues périodes harmonieuses et caressantes composent de petits drames lyriques.

La Vision de jour de saint Pierre, tout en montrant à quelle hauteur un talent puisse élever ce que, dédaigneusement, on appelle le chant de circonstance (il y en a beaucoup dans ce recueil), est un compendium caractéristique des qualités que ce néoromantique possède : la puissance, quelquefois même la violence dans l'expression, un lyrisme animé, comme aussi quelquefois emphatique, l'éblouissante description, la sonorité, des mots, des vers, des passages, l'éclat des figures, l'élan d'imagination, l'abondance des symboles, la richesse des images, l'inspiration patriotique portée jusqu'à son paroxysme, le sens de la grandeur, le don de vision, de résurrections historiques et de peintures genre « couleur locale », le profond ton élégiaque, l'amour de l'irréel qui se dégage des choses mortes et de la vie matérielle. Notre vieux *monarque* (pour donner un ton d'épopée, Bojić ne dit pas *roi*, le mot d'aujourd'hui), notre vieux *monarque*, sans pays

(1) Voir ce poème, page 481, sous le titre : *Le Tombeau bleu*. (N. D. R.)

ou plutôt n'ayant que le pays dont les guérets se lamentent sous les pieds de l'étranger, est accablé de malheurs. Mais il n'est pas abattu. Il est seulement pensif et ému. Il est aux écoutes d'un monde lointain :

Le large dort voilé du souffle
D'une nuit dont se repose l'été haletant
Qui répand aux cieux les poudres d'or.
Et les arbres mûrissant respirent lourdement.
Emu, le vieux monarque va et vient
Et écoute le murmure des guérets lointains,
Triste soupir d'un lointain monde
Qui, enchaîné, crie à son secours...

Mais, comme jadis, — en un temps qui, hélas, n'est pas loin, — la gloire de l'Arc de Triomphe versait des fleurs sur le front de ses guerriers, il ne sied pas à un roi de se laisser aller à la tristesse et à la méditation où ne sonnent pas les fanfares de ses phalanges glorieuses. Seul, un bel espoir est digne de remplir son âme. Néanmoins, le présent est trop douloureux pour enfanter cet espoir. Il faut le chercher ailleurs. Selon la poétique du romantisme, c'est à la gloire d'autrefois qu'il fallait le demander. Mais M. Bojić, nous l'avons déjà vu, n'est pas un romantique de vieille souche. Il est de la nouvelle école, tout en gardant bien des qualités qui caractérisent la lignée des poètes pour qui les espérances ne se trouvent qu'en des temps heureusement écoulés ou en ceux à venir. D'une façon magistrale, il a recouru à l'adversité d'autrefois pour y puiser la force consolatrice. La conception des anciens sages l'a emporté sur celle des romantiques : pour être heureux, il faut regarder en bas et non en haut. Le poète trace deux grandes figures, celle du Despote et celle du Roi, magnifiques symboles des deux époques désastreuses, incarnations sublimes de nos deux chutes nationales. On dirait deux âges de nos malheurs qui se parlent :

Et alors, comme tissé de voiles nocturnes,
La barbe longue, la main sur l'épée,
Vêtu de pourpre et couronné en tête,
Le Despote, puissant, le rencontre et lui dit :
« Ne te souviens-tu pas qu'en exode
Je t'ai suivi endeuillé et sanglotant,
Comme l'ombre de toi-même,
Comme le pâle symbole de foi et d'espérance.
Car tu es le reflet de mes tristes jours :
Autrefois sans trône, le glaive du destin au cœur,
Moi aussi je traversais les eaux, et j'errais dans les prés. »

Le Despote avait vu ses villages périr et les dômes de ses temples brûler, « et les incendies fleurir au-dessus de ses moissons ». Lui aussi, dans les nuits alanguies, avait écouté les soupirs d'un « monde lointain » ; il avait entendu le peuple tout entier « gémir et tremper de chaudes larmes ses lourdes chaînes ». Il avait perçu les sanglots des femmes que le barbare entraînait aux infâmes orgies et les cris plaintifs que les enfants innocents poussaient sous la pointe des glaives. Il est revenu dans son pays, vainqueur. Mais, hélas ! pour remettre son épée victorieuse dans des mains plus jeunes et plus fortes, il n'a eu que deux fils aveugles.

C'est cette apparition de personnages qui rivalisent avec ceux de Sha-

kespeare, cette immense figure de détresse, cette incarnation du malheur qui dit le mot réconfortant au Roi qui est père et au Père qui est roi :

Elles te suivent les chansons des jeunes jours
Et le front radieux de ton être rajeuni....
Et comme un tourbillon de glaives
Un vol d'aiglons qui s'élancent,
Portant dans les yeux les sourires des aubes,
Escorte cette jeunesse qui fascine et qui vainc.
A tous deux la douleur nous rida les fronts ;
Nos sorts sont les mêmes, mais leurs fins sont différentes :
Les Rameaux saluent ton peuple martyr
Et le mien ne connut que la Passion.

Du même ordre est l'impression que laissent les vers du *Baptême de l'Éternité*. C'est une élévation à la gloire éternelle de notre nation élue. Et par cette idée de notre peuple, M. Bojić est resté dans la tradition de nos romantiques. Mais les procédés et les moyens d'exécution diffèrent, c'est une symphonie wagnérienne qu'il a écrite et une peinture semblable à celle des maîtres de la Renaissance qu'il a composée en saisissant et en mettant en formes ce qui est le plus vague et le plus métaphysique : le Temps, les Siècles, les Ombres qui ont bu les eaux de la Léthé, les Ouvrages dévorés par l'Oubli, passent en une marche sombre et mystérieuse. On dirait une page déchirée dans l'histoire de l'Univers. Au-dessus de tout se dresse l'Éternité. Froide et inexorable, elle cherche le plus digne pour mettre la couronne sur son front. Les âges coulent et meurent, mais on ne trouve pas l'Élu. Et enfin une nuit, pendant que se brisent les fracas du tonnerre, l'Éternité retient son ardent regard sur le peuple du poète. Et la fête olympienne du baptême commence, à la fois horrible et majestueuse.

C'est une inspiration nouvelle de M. Bojić. La nation devient le peuple « désireux du doux bonheur modeste » et c'est une fatalité qui le mène à la gloire. Une force en dehors de lui, une destinée inexorable vient le prendre pour verser sur sa tête les eaux éternelles du baptême. Lui ne désire qu'un bonheur paisible et qu'une « gloire de rêverie tranquille ».

Par une telle conception, M. Bojić est plus près du vrai. Il descend du piédestal du romantisme national pour être plus humain. Il revient à des vérités moins poétiques mais non moins émouvantes. La cruelle guerre d'aujourd'hui a compromis la gloire ; si je ne me trompe pas et s'il m'est permis d'être franc, les hommes, au fond, peuvent être nationalistes, mais ils sont avant tout des hommes. La tuerie est trop atroce pour qu'on puisse s'en consoler au cliquetis des bardits si sonores et si beaux qu'ils soient. C'est pourquoi j'aime mieux les six strophes de *Il est venu le mois de juillet*. Ce morceau est composé en réalité de sept strophes, mais j'en omets une, la quatrième, car son accent patriotique est déplacé dans cet ensemble qui est l'hymne à l'amour attendant « comme les vignes mûrissantes ». Et je préfère les deux strophes du *Temple* où gémit la nostalgie du sol natal qu'on a abandonné. Je préfère aussi *l'Appel de minuit* où des mondes séparés se causent dans des vers vagues et imprécis et même en apparence privés de sens mais qui forment une impressionnante musique où frémit la voix de ceux-là qui sont restés au loin à souffrir l'esclavage dans la Patrie. Tout en portant l'empreinte de chants de circonstance, ou plutôt de poèmes inspirés

par l'époque, ils n'appartiennent pas à cette catégorie de vers qu'on insère dans les journaux officiels.

Nos malheurs sont trop grands pour qu'une « littérature », pour qu'une « poésie » puisse nous transporter ailleurs et nous donner l'illusion adoucissant le présent. Les tristes angoisses qui gisent en nos âmes sont trop profondes et les efforts à accomplir sont trop accablants pour qu'une poésie puérile soit le régal de notre esprit et le repos des réelles brutalités. C'est pourquoi *Ave Serbia*, ce poème si magistralement ouvragé de Dučić, sonne faux et que la *Prière des Exilés*, les douze vers de M. Vladimir Stanimirović, constitue la plus vraie et la plus crispante expression de l'état d'âme de notre génération d'aujourd'hui, tout comme les *Pensées inexprimées* de M. Bojić sont les plus profonds cris de notre moi d'aujourd'hui. Si ce sont les grands poètes qui sont la voix de leur époque, ce Jeune est un grand poète car il a parlé les pensées que notre peuple, que nous tous nous portons en nous sans les exprimer.

M. Bojić qui n'est pas religieux, mais qui est biblique, a écrit le Cantique des Cantiques des angoisses les plus cruelles, de celles qui déchirent le cœur par les pensées. Il s'élève de ses *Pensées inexprimées* un cri perçant de désolation impuissante; il s'en dégage la plus suprême supplication que le désespoir adresse au Ciel, aux Dieux, à l'On ne sait quoi. C'est une atroce explosion de désespoir des nouveaux Samsons et des nouveaux héros eschyléens, la prière la plus saignante et la plus vraie de cet égoïsme humain qui dort au fond de tous les cœurs. Là, Bojić atteint aux hauteurs de l'antiquité. Ce n'est ni de l'éloquence, ni de la sonorité, ni de la musique qui, de quelle maestria qu'elle soit, arrive à nous donner quelques secousses plutôt extérieures et nous laissent froids en restant à « fleur de peau » : c'est du vrai, de ce vrai qui ronge nos âmes, du vrai humainement vrai.

Par de tels vers, Bojić est la voix de nous tous qui sommes exilés, déplacés, dépayés, déracinés. Il est faux que nous ayons emporté avec nous, comme le dit M. Dučić dans son *Ave Serbia*, le ciel de notre patrie. Il y est resté. L'épigraphe que M. Bojić a choisie dans le drame de Corneille, le mot fameux du noble romain Sertorius : « Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis », ne correspond pas à notre état d'âme. Par un lien plus fort que la plus ferme volonté, nous sommes, par nos racines, fortement attachés à notre sol natal, à nos nids et à nos familles. Nous ne sommes pas semblables au héros de Plutarque et de Corneille qui, sorti de sa Rome que le tyran Sylla « comblait de funérailles », a pu aller porter ailleurs les vertus romaines. Notre Rome est dans notre Rome. Notre pays est en notre pays. Les liens sont incassables et rien ne peut arracher en nous l'instinct qui nous attache aux forêts et aux eaux que nous avons laissées. Rien ne peut étouffer en nous l'écho de la voix plaintive et désespérée des nôtres qui sont restés dans Rome. Oui, nous sommes grands dans la fermeté de garder notre honneur national. Aux amis et à l'ennemi, l'immense Bêtise humaine, qui triomphe depuis trois ans de la pensée-sagesse, a donné à chacun un rôle. Le nôtre est magnifique. Nous l'avons joué jusqu'ici; et nous le jouerons jusqu'au bout. Nous y sommes forcés. Mais, pour se servir des mots du grand poète italien qui a souvent inspiré le poète du recueil dont nous faisons l'analyse, « on ne se doute pas combien de sang cela coûte ».

*Non vi si pensa
Quanto sangue costa.*

C'est la seule épigraphe vraie, humainement vraie que notre littérature d'aujourd'hui puisse porter. Le reste est une naïveté ou une précaire illusion. On les pardonne aux poètes, on s'y laisse même entraîner.

Ombres d'une nation, nous sommes venus sous la lumière et les couleurs changeantes et fascinantes des doux ciels de la Grèce et dans les jardins d'oliviers et d'orangers de l'île de Corcyre, pour y renaître. On a vécu là une époque qui, peut-être, a eu besoin de nouveaux bardes et de nouveaux poètes pareils à ceux de 1860. L'histoire de notre poésie s'est aussi répétée. « Le printemps de la poésie », comme dit Hugo en s'adressant aux jeunes, a fleuri. Ils ont renouvelé notre poésie romantique de 1860. Premièrement nationalistes, ainsi que la tradition l'ordonne, ils ont ajouté de nouvelles oboles.

Ces jeunes sont très nombreux et beaucoup ont essayé leur lyre. Les vieux — qui ne sont pas vieux du tout — se taisent. Les jeunes remplissent leur tâche. Il est, dit-on, un tout jeune poète qui ne découvre pas son nom et ne signe ses vers que d'un J., qui se montre comme très intéressant. Il a donné à notre poésie d'aujourd'hui le ton chrétien et religieux dont notre poésie romantique fait à peine montre et que les grandes littératures ont toutes affiché dans leurs époques romantiques. M. Božidar Purić la rendit, pour ainsi dire, néo-byronienne. M. D. Filipović, en ses imitations de la poésie populaire et dans ses essais pour rafraîchir la versification moderne en empruntant les motifs des poèmes de nos chantres nationaux, a dépassé nos romantiques, nos Joksim Nović et Jovan Sundečić dont les préoccupations étaient les mêmes. Mais le meilleur de nos rénovateurs, c'est Bojić. Avec un abondant fonds de mentalité romantique, avec une conception-maîtresse le liant aux romantiques, il a un énorme talent et appartient à la race des Hugo. Il est le virtuose des mots, le grand faiseur des périodes musicales de notre langue, le roi des rimes, des nouvelles et magistrales rimes qui, avant lui, étaient cachées dans notre splendide traduction de la Bible et dans nos vieilles chroniques et biographies; il est le poète évocateur, le peintre des sentiments qu'il traduit en couleurs en les jetant en masse sur sa toile, le sculpteur des pensées qu'il exprime en figures, le metteur en scène d'une foule de choses mortes et de rêves, le visionnaire du passé et des mondes irréels, le musicien puissant des expressions.

A. ARNAUTOVIĆ.

La mort de Nemanja.

Fragment de la biographie de Saint Sava : *La vie de Saint Siméon.*

Nemanja, fondateur d'un puissant Etat serbe, avait trois fils : Stevan, Vukan et Rastko. Le dernier, encore très jeune, quitta la cour royale et laissa l'épée pour s'initier à la vie des ermites de Saint-Athos, où il reçut le nom de Sava. Il est le premier écrivain de notre littérature et le créateur des biographies, le seul genre original dans notre littérature du moyen âge; les autres ne sont que des copies de la littérature byzantine de cette époque.

En mars 1196, Nemanja transmet le pouvoir à son fils Stevan et se retira au monastère Studenica, où il devint le moine Siméon. L'année suivante, il partit pour Saint-Athos, afin de vivre avec son fils Sava. Il y bâtit un des plus magnifiques monastères, Hilendar. Il avait alors environ quatre-vingt-dix ans. Bien que son âme fût encore fraîche et sereine, son corps était épuisé par les fatigues du pouvoir. Sa mort approchait peu à peu sans que son fils s'en aperçût. Enfin, le 7 février 1199, Sava, consterné, vit s'éteindre son père. C'est en ces termes-ci qu'il parle de ce moment :

« ... Alors le bienheureux vieillard m'appela sans bruit et se mit à me dire ces saintes et douces paroles :

« — Mon enfant chéri, consolation de ma vieillesse, mon fils, écoute-moi. Que tes lèvres ne prononcent jamais une injustice. Que tes yeux regardent droit, et que tes jambes suivent toujours la droite voie... Garde la loi de ton père et n'oublie pas les préceptes de ta mère. Ne reproche rien aux méchants, pour qu'ils ne t'en veuillent pas ; fais des observations aux sages, pour qu'ils t'aiment.

« Et levant ses bras, le bienheureux les lia autour de mon cou, m'embrassant et pleurant. Et il reprit :

« — Mon enfant adoré, lumière de mes yeux... Le moment est venu de notre séparation... Ne te lamente pas, mon enfant... C'est le calice que nous devons tous vider. Si nous nous séparons ici, nous nous retrouverons là-haut, où nous ne nous quitterons jamais.

« Et levant ses vénérables bras et les posant sur ma tête, il parlait ainsi :

« — Sois béni ! Que Dieu te donne sa bénédiction, sa grâce et l'empire des cieux. Qu'il te dirige sur la route que tu as prise en me quittant jadis. Et que ma prière de pécheur te suive ici et là.

« Je me prosternais, la tête contre la terre, à ses pieds vénérés et je lui disais en pleurant :

« — J'ai appris de vous beaucoup de bonnes choses, mon bienheureux seigneur Siméon ; mais, comme je suis pécheur, j'ai tout oublié...

« Et le 8 février, il me dit :

« — Mon enfant, envoie chercher le père abbé et tous les vieillards honorables de Saint-Athos ; qu'ils viennent et que nous nous voyons. »

« Et je fis ce qu'il m'ordonnait. Et il vint une multitude de moines de ce saint désert. En arrivant, ils le saluèrent et le bénirent. Il ne leur permit pas de s'en aller, mais il leur dit :

« — Restez près de moi, que vous puissiez donner l'absoute à mon corps et l'inhumer.

« Et le bienheureux vieillard, du 7 février jusqu'à sa mort, ne mangea ni ne but : mais tous les jours il communiait. Le douzième jour de ce mois, je vis qu'il se préparait pour l'autre monde. Et je lui dis :

« — O bienheureux seigneur Siméon ! Voilà qu'approche ton heure. Je t'ai déjà entendu bénir les héritiers ; mais, donne-leur maintenant encore une dernière bénédiction.

« Et lui, levant les bras, se mit à dire en pleurant :

« — Trinité sainte, notre Seigneur, je te glorifie et je te bénis. Je te fais ma prière en songeant à toi. Voilà déjà la troisième fois que je bénis mes héritiers. Seigneur tout-puissant, Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et des familles justes, conserve-les, fortifie-les dans l'Etat que je gouvernais jadis. Et que le secours de la très Sainte Vierge et de mes prières, bien que je sois un pécheur, soit avec eux aujourd'hui et toujours ! Je leur donne l'antique précepte : qu'ils s'aiment et qu'ils se chérissent. Et celui d'entre eux qui ferait autrement, que le courroux de Dieu le détruise, lui et sa race !

« Et moi, à tout cela je répondis : « Amen ! »

« Le même jour, il me dit :

« — Mon enfant, apporte-moi l'icône de la très Sainte Vierge : j'ai fait vœu de rendre mon âme devant elle.

« Et je fis ainsi. Et le soir venu, il me dit :

« — Mon fils, fais-moi la grâce de m'habiller de ma soutane funèbre et de m'arranger tout à fait comme les saints, comme je resterai dans mon tombeau. Mets une natte par terre et couche-moi sur elle ; mets une pierre sous ma tête ; que je reste couché comme cela jusqu'à ce que Dieu veuille me retirer d'ici.

« Et je fis tout ce qu'il m'ordonnait. Nous nous regardions tous et nous pleurions... En effet, mes chers frères et mes pères, c'était un spectacle étonnant de le voir couché comme un pauvre étranger, enveloppé d'une soutane et avec une pierre sous la tête ; de voir comme il s'inclinait gracieusement devant tous, leur demandant leur pardon et leur bénédiction, lui de qui on avait eu peur et dont on tremblait de tous côtés.

« La nuit venue, tous prirent congé de lui, le bénirent et se retirèrent dans leurs cellules pour dire des messes et prendre un peu de repos. Un prêtre et moi nous restâmes et passâmes toute cette nuit près de lui. Vers minuit, le bienheureux vieillard se tut et ne dit plus un mot. Au moment des matines et quand les cantiques commencèrent, tout d'un coup le visage du bienheureux vieillard devint radieux, et levant les yeux au ciel, il dit :

« — Glorifiez Dieu dans son temple, glorifiez-le sur la forteresse de sa gloire !

« Je lui dis :

« — Mon père, qu'as-tu vu pour parler ainsi ?

« Il me jeta un regard et continua :

« — Glorifiez-le à cause de sa puissance, glorifiez-le à cause de sa haute majesté !

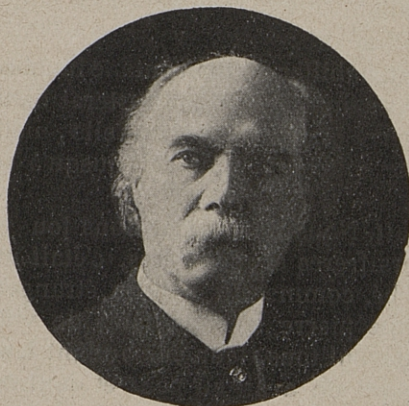
« En prononçant ces mots il rendit son âme divine et mourut. Je tombai contre sa figure et je pleurai amèrement et longuement. Et quand je me relevai, je remerciai Dieu d'avoir vu une telle fin de cet homme vénérable. »

Traduit par A. PAVLOVIĆ.

V. — Les amis de la jeunesse serbe en exil.

M. Louis Liard.

Le 23 septembre dernier, se réunirent à la Sorbonne, autour du cercueil de M. Louis Liard, avec les plus grands hommes d'Etat et les membres de l'Université française, les représentants de la Science et de l'Université serbe qui accompagnèrent avec piété le convoi jusqu'au cimetière Montparnasse. Ils voulaient montrer par leur présence toute la grande part qu'ils prenaient aux regrets éprouvés par la perte de ce grand et vénéré maître de l'Université et aussi donner une preuve de la reconnaissance profonde qu'ils vouent à celui qui a toujours montré un si grand intérêt à la jeunesse serbe en France.



C'est à sa glorieuse mémoire que je dédie ces lignes, et je les adresse à notre jeunesse, afin d'attirer son attention sur cet infatigable travailleur qui, toute sa vie, s'est consacré à l'étude des questions sur l'instruction, la science et la philosophie. Je prendrai la liberté d'ajouter quelques souvenirs personnels qu'il ne sera pas inutile à nos jeunes gens de connaître.

M. L. Liard avait une grande et profonde érudition tant dans la philosophie que dans les sciences

exactes et les lettres. Et c'est cette heureuse harmonie dans son développement personnel qui explique comment, mieux que tout autre savant spécialiste, il ait compris toutes ces questions diverses et compliquées sur l'organisation de l'enseignement universitaire.

On comprend alors qu'on lui ait confié, à juste raison, la direction de l'enseignement supérieur et qu'on lui ait donné le soin de résoudre les questions importantes à l'ordre du jour. Il fallait rénover les institutions surannées; et c'est à M. Liard qu'incomba ce devoir plein d'honneur de présider à la réorganisation des universités de France où, suivant la parole de son successeur M. Lucien Poincaré, « les hauts enseignements de toute nature se prêtent un appui mutuel, et où, selon les régions, se dépensent librement les activités diverses et fécondes ».

Et M. L. Liard a eu le rare bonheur de voir, pendant sa vie même, son œuvre hautement appréciée dans le Conseil universitaire de Paris par ses collaborateurs qui, lors de sa mise à la retraite, se séparèrent de lui sur ces élogieuses paroles : « Vous avez été vraiment le recteur, l'homme qui dirige et veut qu'on marche droit... Vous avez créé les Universités françaises... Nos Universités auront leur part dans le réveil de l'énergie provinciale qui sera certainement un des moyens du relèvement de notre Patrie. Ainsi quelque chose de vous vivra dans l'avenir de la France, et c'est un très grand honneur. » Et chez nous, en Serbie, le nom de M. L. Liard fut connu bien longtemps avant qu'il n'eût droit à notre reconnaissance.

Au temps de ma jeunesse, très nombreux étaient ceux qui s'intéressaient aux questions philosophiques et lisaient avidement les auteurs philosophiques et leurs commentateurs. Il était presque inévitable de lire quelques traités et livres de Liard sur les philosophes français et anglais. Plus tard, quand il fallut nous occuper de la réorganisation de notre Haute-Ecole et de la fondation de l'Université serbe, nous avons dû consulter M. Liard et tenir compte de ses écrits et de ses œuvres sur l'enseignement supérieur en France, sur les facultés et universités.

Appartenant à cette génération et ayant toujours été un grand ami de la civilisation française, il est naturel que M. Liard ait été un des premiers auteurs français avec lequel j'ai discuté le projet concernant les moyens de multiplier les rapports intellectuels entre les Serbes et les Français. Je désire que notre jeunesse sache que M. Liard a été un des premiers universitaires qui aient accueilli le programme du rapprochement intellectuel des Serbes et des Français. Mon plan, pour la réalisation de ce but, comprenait environ dix points, tous plaisaient à M. Liard qui les considérait comme nécessaires et faciles à réaliser. Pour ce travail, il m'avait promis son concours et son aide, faisant seulement des réserves à l'égard d'un seul point : savoir notre désir que notre enseignement secondaire engage le plus grand nombre possible de Français pour l'enseignement de la langue française. M. Liard m'a montré simplement les hécatombes des normaliens dans cette guerre, et m'a conseillé alors d'employer des femmes en très grand nombre en France, et bien qualifiées pour cette tâche; ce qui était aussi mon intention, proposée déjà depuis longtemps à notre ministère.

Un autre point de ce programme consistait à faire entrer dans les lycées et collèges français un grand nombre de nos élèves et, en premier lieu, nos orphelins de la guerre. Ce projet a pu être réalisé de suite car le Parlement et le Gouvernement français ont accordé pour cela les crédits nécessaires. Hélas! il s'est réalisé dans des proportions bien plus grandes que celles que nous avions déjà projetées, notre catastrophe de l'automne 1916 ayant jeté au sein de la France toute la jeunesse serbe qui a pu se soustraire au joug du tyran germanique. Dans ce but, le Gouvernement français a fondé particulièrement un *Comité universitaire de la Jeunesse serbe* avec la mission de préparer l'accueil de ces jeunes exilés et d'examiner les mesures qui devaient être prises à cet effet. Ce Comité a été présidé par M. Liard, et devant sa grande autorité se sont facilement ouvertes les portes des écoles françaises pour hospitaliser les jeunes Serbes.

Il a exercé son action à l'époque où il n'y avait pas d'autres organisations de ce genre; il est resté ignoré du public et c'est pour cela qu'aujourd'hui je désire faire connaître à nos jeunes gens, vivant en France, que les premiers soins qu'ils ont reçus, étaient l'œuvre de ce Comité présidé par M. Liard. Et déjà, pour cette raison, ils doivent garder avec reconnaissance dans leur mémoire le souvenir de ce bienfaiteur.

Stimulant la jeunesse française pour concourir à l'œuvre des « Pupilles des écoles publiques de la Seine » qu'il avait fondée, M. Liard n'a pas oublié non plus de susciter son intérêt pour la jeunesse scolaire serbe et pour le peuple serbe en général.

Estimant hautement la renommée qu'il a justement acquise dans la France intellectuelle d'aujourd'hui, et reconnaissant le zèle méritant qu'il a montré dans l'organisation de l'instruction de notre jeunesse en

France, le Gouvernement serbe a décoré M. L. Liard de l'ordre de Saint-Sava. Lorsque, vers la mi-juillet de cette année, je suis allé, au nom du ministère, lui remettre cette décoration, je l'ai trouvé au lit, malade. Modestement, il me disait que son mérite était petit pour une si haute distinction. Puis il me questionna sur nos élèves, me demandant comment s'était terminée cette année scolaire et si nous étions satisfaits des résultats obtenus, se montrant très content quand je lui disais que ces résultats dépassaient toutes nos espérances. Bien qu'il parlât très peu d'habitude et qu'il fût fatigué par sa maladie, nous avons tout de même échangé quelques mots sur le travail futur, sur les événements à l'ordre du jour (c'était en ce moment le changement du Chancelier d'Allemagne), et je me suis séparé de lui en exprimant trois vœux : d'abord, sa guéri-on rapide; puis la possibilité d'exposer, dans la première œuvre qu'il fera pendant sa retraite, toutes ses vues sur les réformes scolaires qui s'imposent à tous les pays par cette guerre; enfin, sa visite en Serbie où il avait depuis longtemps beaucoup de lecteurs et d'admirateurs et où il trouverait désormais des milliers de jeunes amis reconnaissants. M. L. Liard me remercia pour tous ces vœux, me disant combien étaient vagues encore dans tous les pays ces idées des réformes scolaires futures, et me chargeant d'exprimer au Gouvernement serbe toute sa reconnaissance pour le grand honneur qui lui était fait. Et il m'a semblé, qu'en cette dernière entrevue, son esprit avait la même lucidité et la même vigueur qu'en ce jour du printemps 1915, où j'eus le plaisir de faire sa connaissance.

J'ajoute que ce serviteur si zélé de sa Patrie, absorbé pourtant par son grand travail, s'était aussi intéressé, depuis le début de nos relations, non seulement de la politique entre Serbes et Français au point de vue rapprochement intellectuel, mais aussi de l'Union de la Serbie, de la Croatie, Dalmatie et Banat ainsi que de l'attitude de la Russie, de l'Italie, de la Roumanie et de la Bulgarie vis-à-vis de la question serbe. Et j'ose affirmer qu'au point de vue de nos aspirations nationales, nous avions en M. Liard un grand ami, quoique ses informations sur notre peuple ne datent pas de très longtemps.

J'attire encore l'attention de notre jeunesse sur ces deux qualités de M. Liard : c'était un très grand travailleur non pas seulement par tempérament, mais par sentiment du devoir envers la Patrie et l'Humanité; et aussi probablement, d'après son appréciation personnelle sur la valeur de la vie, qui, sans grande activité et sans probité, ne vaut pas la peine d'être vécue.

C'était aussi un homme brave. Jeune encore, il prit part comme soldat à la guerre franco-allemande de 1870.

Et dans cette guerre mondiale, lorsque l'Allemagne s'est jetée sur la France et que ses armées ont menacé Paris, lorsque les autorités de l'Etat et des administrations se trouvèrent dans l'obligation de quitter la capitale avec une grande partie de la population, M. Louis Liard resta à Paris, attendant stoïquement le sort, et risquant d'être le témoin de la conduite de ces Huns modernes qui détruisent et anéantissent les œuvres séculaires d'une grande civilisation dont il a été un des pionniers les plus énergiques.

M. Liard est vraiment une forte personnalité morale. Il a été l'ami de notre jeunesse. Et c'est pour cela qu'après sa mort, dans un souvenir de piété et de reconnaissance, les Serbes se sont associés aux Français.

J. M. ŽUJOVIĆ.

VI. — Notre problème national.

Pour la Serbie.

Dans la revue *La Vie* (n° 9 de septembre 1917), sont insérées deux lettres de M. Jean Brunhes, professeur au Collège de France. Ces lettres sont très instructives et présentent un certain intérêt historique.

Dans la première lettre écrite à Paris, le 2 novembre 1912, M. J. Brunhes communique à M. Millerand, ministre de la Guerre, ses impressions sur son voyage en Bosnie-Herzégovine et Dalmatie, à la veille de la guerre balkanique.

Caractérisant parfaitement le système de domination que l'Autriche impose à la Bosnie-Herzégovine, il s'exprime en ces termes :

« L'Autriche a, dans la Bosnie-Herzégovine, une véritable Algérie; elle a fait de la colonisation officielle et militaire... qui constitue une œuvre, certes digne d'étude.

« Tous les services essentiels sont militairement assurés par des officiers et des soldats. »

M. Brunhes connaissait déjà cette domination de l'Autriche, véritable agent du germanisme, mais il ne savait pas jusqu'à quel point elle se manifestait. Toute l'administration du pays était entre les mains d'employés d'origine austro-hongroise. Les Serbo-Croates, étouffés par la colonisation étrangère, étaient systématiquement écartés de la vie politique et administrative. « C'est donc ce germanisme envahissant qui prend et domine peu à peu une contrée entièrement slave. »

Mais tout cela n'a pas empêché le réveil de la conscience nationale. L'antagonisme religieux qui existait entre les orthodoxes et les catholiques a même disparu devant l'oppression étrangère. M. Brunhes rapporte les paroles suivantes d'un prêtre orthodoxe de Bosnie « s'exprimant avec une étonnante sympathie des catholiques croates » et avec « une égale admiration de Stossmayer » : « Un jour, avec les Croates, nous ne ferons qu'un peuple; le fanatisme, de part et d'autre, tombera... Ce jour viendra... Il vient... »

La population de la Dalmatie est, comme celle de la Bosnie-Herzégovine, d'origine serbo-croate; elle éprouve, au même degré, la haine contre la violente domination militaire et bureaucratique de l'Autriche-Hongrie.

« En Dalmatie, dit M. Brunhes, la population également slave (serbe) est animée des mêmes pensées et l'on répète là-bas : ce sont les Slaves qui ont débarrassé la Bosnie de l'affreux joug turc; c'est le sang slave qui a coulé et c'est l'Autriche qui a pris... »

En effet, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-

Hongrie est un acte de violence contre le peuple serbe, acte qu'on peut considérer comme une des nombreuses causes de la guerre actuelle.

*
* *

Dans la deuxième lettre, écrite le 13 mai 1913, M. Brunhes fait part à M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, de ses impressions sur son voyage dans les régions de Kossovo, Mitrovica, Priština, Métohiya (Peć, Djakovica) et Prizren, régions délivrées tout récemment du joug turc par l'armée serbe. Jusqu'au dernier jour de la domination turque, une anarchie complète a régné dans ces pays : les habitants avaient à craindre et pour leur vie, et pour leurs biens ; les étrangers, se composant surtout des représentants des puissances européennes, étaient aussi exposés aux pires violences.

« Telle était la situation tyrannique et anarchique tout à la fois qui était jusqu'à hier celle de toute la plaine de Kossovo et de toute la plaine voisine de la Métohiya. »

Les Serbes, montrant de très grandes qualités d'organisation, sont parvenus à faire disparaître toute cette anarchie et à rétablir l'ordre et la sécurité dans les pays où ils ont établi leur domination.

« On a aujourd'hui l'impression d'un ordre véritable, pas seulement superficiel et militaire, mais réel et profond. »

Dans cette œuvre, ils se sont montrés supérieurs aux Monténégrins, et une différence fortement sensible se fait sentir entre les régions gouvernées par les Serbes et celles gouvernées par les Monténégrins.

« Les premiers, les Serbes me paraissent avoir à un haut degré le sens de l'organisation et les événements de la guerre ont prouvé que c'était évidemment eux qui étaient le mieux préparés de tous les alliés balkaniques. »

M. Brunhes fait ensuite un tableau très fidèle du peuple albanais. Ses mœurs sont sauvages et primitives ; les Albanais vivent en tribus ; ils aiment les armes, et en particulier le fusil dont la possession est pour eux un signe honorifique. Ils sont doués de nobles et solides qualités, et ont beaucoup de ressemblance avec les Monténégrins.

Dans les monastères de Dečané, M. Brunhes a entendu chanter par un « Gouslar » quelques « pesmés » héroïques empreints d'une grande tristesse et dans lesquels le peuple déplore la défaite de Kossovo et exalte le sentiment de vengeance contre les Turcs. Il a trouvé de très belles paroles pour exprimer cet idéal héroïque des Serbes refaisant pas à pas la conquête du sol natal.

« Lorsqu'on parcourt le vieux pays serbe récemment reconquis, la terre de Kossovo, la vieille terre sainte des vieux monastères du XIV^e siècle, on ne peut s'empêcher de songer à la reconquête de la terre de France par Jeanne d'Arc sur les Anglais. Ce n'est pas une conquête, c'est une reprise du patrimoine religieux et national.

« Les Turcs n'ont rien été là, et l'Autriche a le droit d'y être moins que les Turcs... »

Et, en effet, même après de longs siècles de domination, l'œuvre de pénétration turque est nulle dans ces pays. De la domination turque, il ne reste que le souvenir de leur tyrannie et de leur brutalité, tandis que l'influence des Autrichiens et des Bulgares se faisait davantage sentir pendant ces derniers temps.

Ces deux lettres, quoique écrites il y a quelques années, sont publiées aujourd'hui pour la première fois ; elles sont accompagnées de remarques dans lesquelles M. Brunhes, s'adressant aux Serbes, leur recommande d'avoir confiance dans les Français qui parleront pour eux lors de la solution de la question balkanique. D'après lui, la Bohême, la Pologne, la Yougoslavie doivent être absolument libres au point de vue économique. « Déterminer l'existence territoriale d'un Etat en dehors de son régime économique est aussi sot et aussi fou que de vouloir étudier l'équilibre de la bicyclette au repos. »

Tout ce qu'exprime M. Brunhes est rigoureusement exact. Et en complète communion d'idées, qu'il nous soit permis d'exprimer aussi nos désirs :

a) Que cette terrible guerre apporte une solution aussi complète que possible aux questions nationales délicates et difficiles (entre autres, la question yougo-slave) ;

b) Qu'une fois pour toujours disparaisse complètement dans l'Europe l'asservissement national, resté comme un héritage du moyen âge, et qui s'est maintenu surtout dans les Empires centraux et la Turquie ;

c) Qu'avec la suppression de cet asservissement national, soient réglées en même temps les questions économiques internationales, afin que les besoins vitaux soient également satisfaits aussi bien chez les petits états que chez les grandes puissances, M. Brunhes ayant parfaitement raison quand il dit :

« Il n'y a pas un seul problème politique qui puisse être envisagé sans sa contre-partie de l'organisation économique. »

d) De cette façon s'établiront les bases solides d'une paix juste et durable ; de cette façon sera créée la possibilité de fonder une société où tous les peuples, grands et petits, proportionnellement à leurs forces, pourront utilement servir la civilisation et l'Humanité ; de cette façon, cette guerre terrible et si cruelle aura la valeur d'une grande révolution sociale.

N. DIVAC.

VII. — Pleurs d'exil sur nos glorieux et récents tombeaux.

Franjo Supilo.

Supilo a été une des personnalités politiques les plus remarquables de notre nation. Homme d'une individualité extrêmement forte et d'un grand talent politique, ambitieux, fougueux, nerveux, autoritaire, intolérant, intransigeant dans ses convictions, Supilo représentait ce type de grand homme sur le jugement duquel non seulement



les contemporains mais aussi les générations ultérieures ne sont jamais d'accord. Les avis, à son sujet, ont toujours grandement divergé. Les uns l'élevaient trop haut, les autres le plaçaient trop bas et le nombre de ses admirateurs fut toujours aussi grand que celui de ses détracteurs.

Ce fut un homme fort, près duquel il était impossible de rester indifférent. Chacun devait prendre parti ou pour ou contre lui ; le respecter ou le traiter en adversaire ; et chaque adversaire politique se transformait bientôt en ennemi personnel, car, par son tempérament, Supilo attirait puissamment ou repoussait brutalement. Quiconque entraînait en relation avec lui devait l'aimer ou le haïr.

Dans la politique nationale, Supilo a passé par une longue évolution. D'abord, il prit une part très active dans les luttes entre les Serbes

et les Croates au temps où, poussés par des intrigues autrichiennes, ils combattaient les uns contre les autres comme deux partis politiques. Mais il comprit très vite que cette lutte servait les intérêts d'autrui et il devint alors un des partisans les plus convaincus et les plus énergiques de notre unité nationale. Comme tel, il fut un des fondateurs de la coalition serbo-croate. Quoique, plus tard, il se séparât d'elle, il resta néanmoins, jusqu'à la fin de sa vie, attaché à cette idée de l'unité nationale, et il prêcha toujours l'accord devant conduire à la réunion des Serbes et des Croates.

La réunion des Serbes et des Croates a été, dans la dernière partie de sa vie, le principe fondamental de sa politique et l'axiome de ses convictions. Et pour faire triompher ce principe, il a employé toute la force et toute l'énergie de son tempérament passionné.

Supilo a eu de grandes et nombreuses déceptions. Il devait arriver à se rendre compte qu'un accord sincère et durable avec les Hongrois était chose impossible. C'était pourtant de toutes ses forces et en engageant toute sa popularité qu'il avait travaillé pendant longtemps à la réalisation de cet accord. Mais bientôt, il dut se séparer de la coalition serbo-croate et lorsque cette coalition, s'inspirant justement des idées et de la politique de Supilo lui-même, conclut le pacte avec le Gouvernement hongrois, il se mit à la tête du mouvement d'opposition contre une telle politique et rompit définitivement, en les attaquant même avec violence, avec ses anciens amis de la coalition serbo-croate.

Dès ce jour, il poursuivit une politique personnelle et distincte, faisant bande à part et jouant le rôle d'une sorte de condottiere dans notre vie politique. Mais, malgré tout, même en se séparant de ses amis de la coalition serbo-croate, il n'a pas perdu sa directive et n'a pas abandonné les principes fondamentaux de l'unité nationale qui, jusqu'à sa mort, sont restés, à travers toutes les péripéties, son credo politique.

Dans les derniers temps, on a bien senti chez Supilo quelques errements et flottements, surtout dans l'action entreprise par lui à l'étranger en faveur de l'unité nationale. Il changeait ses vues et ses conceptions et semblait n'avoir pas de notions très claires sur ce qu'il voulait entreprendre. Peut-être faudrait-il chercher les causes de ces hésitations dans la maladie terrible qui l'a bientôt terrassé.

On jugera toujours différemment et en se plaçant à des points de vue très variés le talent de Supilo, l'utilité de son action et ses idées politiques. Mais il y a un fait que personne ne mettra jamais en doute : c'est que Supilo fut un grand et sincère patriote. C'est de toute son âme qu'il a aimé notre peuple martyrisé et son cœur était tout plein de cet amour qui constituait la base même de son existence. On pourrait graver sur sa pierre tombale les paroles qu'on lit comme épitaphe sur le tombeau de l'un de ses compatriotes : « Ici reposent ses ossements patriotiques ; il a aimé son pays. »

STANOJE STANOJEVIĆ,
Professeur à l'Université de Belgrade.

VIII. — Nos poésies populaires.

Le Cerf et la Vila.

Le cerf broute l'herbe au revers de la montagne;
 Durant un jour il broute, le lendemain il est malade
 Et le troisième jour il gémit sa peine.
 Du sein de la forêt, la Vila l'interroge :
 — « O Cerf, animal de la forêt,
 Quelle est donc ta douleur immense ?
 Quand tu broutes l'herbe de la montagne,
 Tu pais durant un jour, le lendemain tu es malade,
 Et le troisième jour tu gémis ta peine. »
 Le cerf à la Vila lentement répond :
 — « Ma sœur, Vila de la forêt,
 Hélas ! bien grande est ma peine.
 J'ai eu ma petite biche ;
 Mais elle est partie derrière la montagne, à l'eau ;
 Elle est partie ; mais elle ne me revient plus.
 Ou bien elle s'est égarée en chemin,
 Ou bien les chasseurs l'ont attrapée,
 Ou bien encore elle m'a quitté pour jamais
 Et d'un autre cerf elle est tombée amoureuse.
 Si elle est égarée en chemin,
 Dieu veuille qu'elle me retrouve !
 Si les chasseurs l'ont attrapée,
 Que Dieu leur réserve ma chance !
 Si elle m'a quitté pour jamais
 Et si elle s'est donnée à un autre cerf,
 Dieu veuille que les chasseurs s'en emparent ! »

(Trad. Ph. LEBESGUE.)

La jeune fille se plaint à la rose.

Sous un rosier s'est endormie, pareille à la rose, une jeune fille.

La rose s'effeuille ; la jeune fille s'éveille,

Et la jeune fille dit à la rose :

« Eh ! ma rose, ne t'effeuille pas sur moi !

Ce qui te tient à cœur ne saurait m'importer ;

C'est ma propre peine qui me préoccupe ;

Un jeune homme me veut pour femme et c'est à un vieux qu'on me

Un vieil époux est comme un saule pourri ;

[donne ;

Le vent souffle ; le saule se balance ;

La pluie tombe : le saule se corrompt.

Le jeune époux est pareil au bouton de rose ;

Le vent souffle : la rose se développe ;

Qu'il pleuve : elle en est réjouie ;

Que le soleil luise : elle prend des couleurs... »

IX. — De la vie scolaire de notre jeunesse.

Les élèves serbes en Afrique.

B.D.I.C

Quel étrange épisode dans la vie des Serbes, et en particulier dans la vie des élèves serbes ! La catastrophe inouïe qui s'est abattue si cruellement sur le peuple serbe et sur l'humanité tout entière a tellement troublé notre raisonnement et notre âme, que les événements les plus singuliers ne nous surprennent plus. Y avait-il personne en Serbie, avant cette guerre, qui



eût jamais pu songer à venir et à vivre en Afrique ? Pour nous autres Serbes, pour nous tous, généralement parlant, l'Afrique était un continent misérable, habité par une multitude de pauvres peuplades sauvages qui ne méritaient guère notre attention. Une bonne partie de nos concitoyens identifiait ce « pays de Barbares » avec le désert du Sahara. La chaleur, l'aridité et des sables..., des sables surtout, voilà ce qu'était l'Afrique pour eux. Vous vous rappelez cette chansonnette que les adorateurs de Bacchus aiment quelquefois à entonner devant des verres pleins de vin :

U žarku Afriku ! (1).

On dirait une braise brûlante sortant de la bouche.

Or, un jour, un assez grand nombre d'élèves serbes étaient débarqués sur cette terre africaine, dans cette contrée bizarre, sèche et torride. C'était le 11 février 1916, après trois jours de roulis en haute mer. En partant de Corfou, nous ne savions pas où nous allions. Néanmoins, la misère effroyable, la faim atroce et l'horrible froid qui nous ont poursuivis

(1) Vers l'Afrique brillant

pendant toute la retraite à travers l'Albanie, pesaient encore si lourdement sur nos malheureux exilés, qu'ils n'avaient qu'un désir et qu'une pensée : s'éloigner de ce calvaire le plus tôt possible et se rendre n'importe où. Le bateau *Abda-Marseille*, qui devait nous transporter à l'abri et au repos, modeste comme son nom et son équipage lui-même filait lentement et tristement, prenant toujours des précautions contre les pirates sous-marins. Tout le monde à bord était pénétré d'une profonde résignation. La mort d'un de nos infortunés compagnons, qui eut le triste sort d'avoir le fond de la mer pour tombeau, ne nous a pas effrayés ; même le bruit de la terrible épidémie survenue — disait-on — dans notre *Abda*, nous a laissés froids. De temps en temps, on pouvait entendre l'impuissante protestation de ceux qui apprenaient, en cours de route, qu'Alger était le point final de notre exode, et c'était tout.

Cependant, notre tristesse ne dura pas longtemps.

Au lieu de débarquer à Alger, nous sommes descendus à Matifou, un azaret près d'Alger, monotone et morne comme la mer qui le baigne. D'abord, il a fallu subir la quarantaine. Nous sommes restés plusieurs semaines sous des tentes militaires, soumis à un régime de caserne et de discipline.

Nous n'étions pas encore entrés dans la capitale de la fameuse Algérie, mais, dès les premiers jours de notre arrivée, nous avons pressenti nettement que notre géographie d'Afrique aurait à subir une retouche sérieuse.

Le grand public s' imagine que le soleil de ce pays, par son contact avec la peau des indigènes, l'a faite toute noire, et que les Arabes sont noirs. Eh ! bien, non ! La chaleur, elle n'existe pas ici. Regardez là-bas ! Tout est blanc. Ce n'est pas la blancheur de la ville ni du calcaire de la montagne, c'est la neige, la vraie neige, la même que nous avons traversée en Albanie. Et plus d'une fois il est arrivé à mes petits géographes, que l'on avait été forcé d'expatrier pour leur faire compléter leurs études à l'étranger, de rester couchés toute la journée dans leur lit pour avoir plus chaud ! En grelottant de froid, ils répétaient malicieusement ladite chansonnette :

U žarku Afriku !

D'ici peu de temps, c'est un autre préjugé qui s'évanouira. Lorsque Tartarin de Tarascon était venu en Algérie pour faire la chasse aux lions, il avait voyagé par la diligence non seulement dans l'intérieur du pays, mais d'Alger jusqu'à Blida. Donc, il ne devait pas y avoir en Afrique de voies ferrées. Cependant, la fausseté de cette croyance ne tarda pas à nous être démontrée : avant de voir aucun wagon, avant même d'aborder à rive du pays de notre salut, un sifflement strident et le grondement sourd de ferraille roulant quelque part dans notre voisinage — le premier que nous entendions après tant de journées de piétinement par les défilés, les abîmes et les précipices albanais — ce bruit connu et plein d'attrait pour notre corps mortellement fatigué, nous a appris que l'Algérie ne manque pas de chemins de fer ; elle en possède même, paraît-il, beaucoup plus que la Serbie.

On aperçoit dans le lointain de la ville, entre autres bâtiments dont les façades vous rappellent les grandes villes européennes, un monument fièrement dressé sur un coteau, au milieu de la verdure. L'Algérien vous

fournira sur cet édifice un renseignement qui détruira le troisième préjugé des Serbes. Tandis que le réseau des chemins de fer, avec tout ce qui s'y rapporte, peut être considéré comme un indice sûr de la puissance économique française dans cette région, l'établissement mentionné offre un symbole de la culture et du progrès humanitaire. C'est l'Université, la tête d'un jeune mais robuste organisme civilisateur dont les artères transportent partout la sève fraîche de vigueur et de vitalité. Les facultés des lettres, des sciences et de droit y sont dignement représentées, ainsi que les facultés de médecine et de pharmacie, qui manquent encore à l'Université de Belgrade.

— On peut donc cultiver aussi son intelligence et son âme en Afrique ? demanda curieusement un étudiant laborieux à un médecin de lazaret.

— Si l'on veut, bien sûr !

Devant cet état de choses, notre mélancolie commença à s'atténuer. Et lorsqu'un soir je reçus l'ordre de M. Svetozar Tomić, notre délégué africain, de rassembler tous les élèves et de les conduire à Alger, dans une école, la satisfaction générale marqua bruyamment le départ. Le 6 avril 1916, de très bon matin, tout le monde était debout.

De Matifou à Alger, il n'y a pas loin. Une heure et demie de trajet et nous arrivons au centre de la ville. A vrai dire, pendant toute la matinée, je n'ai rien vu de désagréable. Déjà la petite gare de Matifou, propre et confortable, élégante même pour un village, puis les champs soigneusement cultivés le long de la route, les maisons au cachet artistique qui défilaient devant les portières d'un train neuf et confortable, enfin le quartier le plus moderne que nous avons parcouru, tout cela a produit sur nous une excellente impression.

— Il n'y a pas de nègres ici, remarqua un gosse en regardant ça et là les blanches figures des mauresques et des Arabes, aux costumes singuliers et pittoresques.

— Ni de maïs non plus, ajouta son voisin, un petit paysan de la Morava.

Nous voilà, enfin, dans la capitale du continent qui se trouve « au delà du monde ». Si quelqu'un de nos compatriotes était venu ici avant la guerre, il aurait certainement été une curiosité pour le public serbe. Ses conférences sur ses aventures en Afrique, qui n'eussent point manqué d'être très attirantes, auraient sans doute eu bien des auditeurs. Nous avons eu la chance de voir un monde de plus, mais trop tard malheureusement : la gloire nous a échappé. Les milliers et milliers de soldats et de réfugiés serbes qui sont aujourd'hui parsemés sur cette côte méditerranéenne et qui connaissent la vie d'ici mieux que notre professeur de géographie, ont fait de cette rareté une chose tout à fait ordinaire. Aussi mon groupe d'élèves ne peut-il plus prétendre à être seul en Afrique.

L'école, qui était destinée à notre séjour provisoire, se trouve aux environs d'Alger, à Bouzareah, beau village français, situé sur une colline, et offrant une vue superbe sur la ville et sur la mer. C'est l'Ecole Normale d'instituteurs, une des plus grandes écoles normales françaises. Là ont été habillés et soignés une centaine de pauvres jeunes gens dont l'état laissait beaucoup à désirer. Nos prétentions et nos espérances n'étaient point trop grandes : la misère de l'exode nous avait appris à être simples et modestes, et les tristes nouvelles des féroces attaques des Allemands contre Verdun, déclenchées juste à ce moment, nous faisaient penser à la nécessité pro-

bable de renoncer à l'hospitalité bienveillante d'une nation qui était, elle-même, menacée de subir notre sort.

Cependant, nous n'avons pas attendu longtemps pour être convaincus que nos pressentiments n'étaient pas fondés.

Sur la place du Gouvernement, centre de la ville, où nous attendions le tramway de Bouzareah, entourés par une foule de spectateurs curieux, nous eûmes l'honneur de connaître un homme à qui les élèves serbes en Algérie doivent une reconnaissance éternelle. Cet homme, cet ami des Serbes, c'est le chef suprême de l'instruction publique en Algérie, M. Ardaillon, recteur de l'Académie d'Alger.

M. Guillemin, directeur de l'Ecole Normale, assisté de notre délégué, était venu nous prendre pour nous conduire dans son établissement. Après un trajet d'une heure, nous arrivâmes au lieu de notre sauvetage, heureux de voir enfin mettre un terme à nos souffrances.

Il est inutile de dire que l'attitude à notre égard de MM. les professeurs et des élèves fut des plus amicales : nous nous sentions comme chez nous. Les relations entre les élèves français et les élèves serbes devinrent bientôt très intimes. Presque tous les soirs, les Français, après leurs études, venaient, sans être appelés, dans les classes serbes et s'y livraient aux amusements les plus variés. Sans se faire prier, ils montaient sur une estrade et chantaient, en l'honneur de leurs alliés, l'hymne serbe et la Marseillaise, et les nôtres, naturellement, ne manquaient pas de leur répondre. Après venaient les déclamations, les danses arabes et le « colo » serbe, les séances de violon et de mandoline, tout cela entrecoupé souvent de phrases spirituelles serbes, prononcées drôlement par les bouches françaises. Le jour, aux heures de récréations, les parties de football, jouées en commun avec un acharnement extraordinaire, étaient leur passe-temps favori.

Le séjour des jeunes Serbes à Bouzareah n'aurait pas été aussi agréable et aussi bienfaisant pour eux s'ils n'avaient pas eu une protectrice, une noble algéroise pour s'occuper d'eux maternellement. Il est impossible de parler des élèves serbes en Algérie sans évoquer son nom vénéré. C'est Mme Ardaillon, présidente de l'Ouvroir universitaire, institution humanitaire par excellence. Cette dame s'est consacrée, depuis le commencement de la guerre, à l'assistance des malheureux. Sa bonté et sa générosité exemptes de toute fierté, son caractère indulgent et charitable, mais surtout son attachement bienveillant à la cause des Serbes firent naître, dans le cœur de nos élèves, le respect et la reconnaissance la plus profonde. Et lorsque, au printemps de cette année, son frère, un beau garçon, l'orgueil de toute la famille, partit un jour pour notre frontière, comme défenseur volontaire du droit, et là, sur le sol serbe trouva une mort glorieuse, la cruelle nouvelle de ce triste événement ne brisa pas sa volonté et son dévouement à l'œuvre de bienfaisance : oubliant sa douleur, elle continua à soulager celle de ses semblables.

C'est donc à Mme Ardaillon que s'adressent les sentiments de reconnaissance de nos enfants, car c'est elle qui les sauva. Nous n'avons pas l'intention d'énumérer ici tout ce qu'elle a fait pour nous; ce serait trop long dans un rapport comme celui-ci, mais nous ne pourrions jamais oublier que c'est grâce à sa protection que nos misérables sans-culottes se transformèrent, au bout de quelques semaines, en garçons distingués, à la grande joie

de nos compatriotes. Actuellement, chacun d'eux possède un trousseau complet : plusieurs costumes neufs, des chaussures, des pélerines, des chapeaux, des casquettes, etc.

Nos jeunes gens, bien reposés et bien vêtus, il fallut songer à leurs études mais avant tout autre chose à leur apprendre le français. M. le Recteur, d'accord avec notre délégué, prit alors les dispositions nécessaires. Il les répartit en groupes de quinze ou vingt dans les collèges de Setif, de Mostaganem et de Médéa, dans les Ecoles primaires de Bell-Abès et de Miliana, et au Lycée d'Alger et de Ben-Aknoun.

A part quelques exceptions, nos jeunes Serbes trouvèrent presque partout des amis et des protecteurs qui remplacèrent leurs parents. Nous leur adressons, à tous, l'expression de notre reconnaissance la plus sincère. Et, d'une manière particulière, nous remercions M. Despique, proviseur du Lycée d'Alger, et M. Mayon, directeur du Lycée de Ben-Aknoun, ainsi que MM. Banheraud et Durrieu, professeurs dévoués aux élèves serbes.

DRAG PETROVIĆ,
Chef du groupe des élèves serbes.

Action du Comité des Étudiants serbes en France.

II. — Rapport des comités de province.

1^o Bordeaux (27, rue Ferrère). — A la réunion du 3 juillet 1917, de l'Association des étudiants serbes, un Comité de secours aux étudiants serbes prisonniers de guerre a été fondé.

COMITÉ D'HONNEUR.

Président d'honneur.

M. R. THAMIN, recteur de l'Académie de Bordeaux.

Vice-présidents d'honneur, M. le Dr SIGALAS, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux, président du Comité du patronage des étudiants étrangers.

M. le Dr ARNOYAN, professeur de la Faculté de médecine de Bordeaux.

DIRECTION.

Président, M. CHARLES DELARUE, consul du Royaume de Serbie à Bordeaux;

Vice-président, M. LJUBOMIR OBRÉNOVIĆ;

Secrétaires, M. CHARLES DUPIS, commerçant de Bordeaux, M. DRAGUTIN ANASTASIJEVIĆ;

Trésorier, M. MIH. ARSIĆ;

Membre, M. DUŠAN NASTASIJEVIĆ.

BILAN

Cotisation pour juin et juillet.	202	Frais pour le bureau.	13.96
Dons	24	Envoyé au Comité de Paris.	150 »
	Total. 226	Avoir.	62.05
		Balance.	226 »

Puisque le Comité de Paris n'a pas obtenu tout de suite l'autorisation de la Préfecture de fonctionner publiquement, les comités de province étant encore les sous-comités, l'activité de celui-ci ne pouvait pas être plus intense malgré toutes les circonstances favorables.

2. *Clermont-Ferrand* (Université). — Un comité spécial n'existe pas, mais sur l'initiative des « Bons camarades » (1), une somme de 125 francs fut recueillie et employée pour l'envoi de 25 paquets. Mlle GALÉRY, professeur à l'École Normale de Clermont-Ferrand, a surtout obligé les étudiants serbes par les conseils et l'aide qu'elle leur a apportés.

3. *Dijon* (Place François-Rude, 5). — L'Association des étudiants serbes de Dijon s'est chargée de collaborer au secours des camarades prisonniers de guerre. Les 50 francs de cotisation des membres ont été envoyés au Comité de Paris.

4. *Grenoble* (Place Saint-André, 1). — Le comité a été fondé le 26 juin 1917 à la réunion de l'Association des étudiants serbes, avec le précieux concours des dames françaises les plus distinguées. Le comité prépare et envoie des paquets directement. Mais tout le travail s'accomplit en accord complet avec le Comité de Paris.

COMITÉ D'HONNEUR.

Présidents d'honneur, Mmes CORNIER, GEORGES BERRY;
Vice-présidents d'honneur, Mmes BALLEYDIER, CHABERT.

MEMBRES D'HONNEUR :

Mmes VALERIAN PERRIN, COLLET, MORILLOT, KILIAN, ACHILLE RAYMOND ARNAL, FLUSHIN, BARBILLON, CHABRAN, BERRUEL

DIRECTION.

Président, Mme DONARE.

Membres, Mmes MILIVOJEVIĆ, NOVEL, BESSON, PORTE, CAILLEMER; Mlle CHARPENTIER, DANICA STANKOVIĆ, MM. MIHAJLO KOJIĆ, MILOŠ TUPANJANIN, VLADAN STOJANOVIĆ, VLADIMIR STEPANOVIĆ.

BILAN

Du 26 juin au 23 juillet 1917

Cotisation de membres.	150 »	Expédié 30 paquets.	243 35
Reçu de l'Association des étudiants serbes à Mont-dauphin	56 40	Avoir	153 05
Dons.	190 »	Balance.	396 40
Total.	396 40		

Le Comité de Grenoble a déjà envoyé 33 paquets dont trois donnés par Mme DONARE.

(1) Il existe dans tous les groupements d'étudiants serbes des étudiants, désignés par leurs camarades, qui forment une sorte de juridiction dite des « Bons camarades ».

5. *Lyon* (Rue Gentil, 11). — Le Comité a été fondé dans une réunion des étudiants serbes, le 19 juin 1917.

DIRECTION.

Président : M. DRAGOSLAV PANTOVIĆ;
Vice-président, M. MILOŠ PAVLOVIĆ;
Secrétaires, Mlle MILICA PAVLOVIC, M. MOMČILO BACIĆ;
Trésorier, M. SINIŠA JLIĆ.

6. *Nice* (Hôtel Astoria, avenue des fleurs). — Le Comité a été fondé le 21 mai 1917, dans une réunion de l'Association des bacheliers serbes.

COMITÉ D'HONNEUR.

Président d'honneur, M. M. JOMBERT, inspecteur de l'Académie de Nice.
Vice-présidents d'honneur, M. M. DEPOIX, proviseur du lycée de garçons;
M. MILAN BANIĆ, directeur du lycée serbe, à Nice;
Membres d'honneur, M. PAVLE BULIĆ, député, M. A. STANIŠIĆ, directeur de l'École d'instituteurs, à Nice.

DIRECTION.

Président, M. LJUBIŠA JOVANOVIĆ;
Vice-président, M. MILAN B. MITROVIĆ;
Secrétaire, M. RADOVAN T. DIMITRIJEVIĆ;
Trésoriers, M. RADOŠLAV B. BOGDANOVIĆ, M. LEONIDA VODENLIĆ.

Une somme de 190 francs a été recueillie parmi les étudiants et envoyée au Comité de Paris.

7. *Poitiers* (Université). — L'Association des étudiants serbes a été chargée du secours de leurs camarades prisonniers. Une somme de 232 francs, représentant les cotisations des membres pour les mois d'avril, mai, juin et juillet, a été adressée au Comité de Paris.

8. *Rennes* (Faculté de droit). — Le Comité est fondé le 20 juin 1917.

COMITÉ D'HONNEUR.

Président d'honneur, M. GÉRARD VARET, recteur de l'Académie;
Vice-président d'honneur, M. GEORGES DOTTIN, doyen de la Faculté des lettres.

DIRECTION.

Président, M. MARKO MILOSAVLJEVIĆ;
Secrétaire, M. MIODRAG MARKOVIĆ;
Trésoriers, M. SRETEN STOJAKOVIĆ, M. PREDRAG MITROVIĆ, M. DJORDJE DJORDJEVIĆ

BILAN

Dons.	10 »	Envoyé au Comité de Paris.	150 »
Cotisation des membres	152 »	Avoir.	12 »
Total.	162 »	Total.	162 »

Le Comité de secours de guerre à Rennes a envoyé 11 colis aux étudiants prisonniers.

9. Collège d'Uzès (Gard). — La somme recueillie et adressée au Comité de Paris : 20 francs.

DIRECTION

Président, M. ST. MRATINKOVIĆ;
Secrétaire, M. RAD. JAKŠEVAC;
Trésorier, M. VOJISLAV A. NEDIĆ.

RÉSOLUTIONS

I. — Après avoir entendu le rapport de la direction, l'Assemblée l'a approuvé ainsi que le bilan du trésorier jusqu'au 31 juillet inclus.

II. — Au cours de son action, le Comité a reconnu la nécessité de modifier certains articles des statuts et du règlement.

Les modifications apportées sont les suivantes :

A. Dans les statuts du Comité :

1. — L'article IV est ainsi modifié : l'envoi des colis sera fait par le Comité de Paris et par ceux de province qui se trouvent dans les conditions prévues par l'article VII (1^{re} partie) du règlement.

2. L'article VII est abrogé.

3. L'article VIII est ainsi transformé :

a) La direction du Comité de Paris seule constitue son bureau, composé d'un président, d'un vice-président, de deux secrétaires, d'un trésorier et de quatre membres, soit au total neuf membres.

b) Le trésorier seul, ou en son absence son remplaçant, a le droit d'encaisser ou de déboursier toute somme intéressant le Comité.

4. — L'article IX reste le même avec modification : « 250 » au lieu de « 500 » francs.

5. — Article XII. Les réunions du Comité sont :

a) Régulièrement fixées une fois tous les six mois.

b) Exceptionnellement convoquées au cas où des questions de grande importance viendraient à se poser.

B. — Dans le règlement du Comité :

1. Article X (1^{re} partie) du règlement reste le même avec modification « six mois » au lieu de « trois mois ».

III. — Par suite de la démission de certains membres de la direction, de Živojin Živković, Aleksandar Ilić, Aleksandar Petrović, Djordje Milenković, Momčilo Zlatičanin, l'Assemblée nomme la direction suivante : Milan B. Marković, Vladislav Pavlović, Mlle Jelisaveta Popović, Dušan Janković, Mlle Milica Agatonović, Dragoljub Milušić, Dušan Pantić, Lazar Lazić, Ljubiša Jovanović.

IV. — Au nom des Comités de province et du Comité de Paris, l'Assemblée adresse ses très vifs remerciements aux généreux donateurs, aux membres d'honneur, aux parrains et aux marraines qui les ont aidés à secourir les souffrances de leurs camarades retenus sous le joug implacable de nos ennemis héréditaires !

CARNET DU MOIS.

La Société Yougoslavija.

Les fils du peuple yougoslave en émigration ont eu plusieurs fois l'occasion de manifester leurs désirs pour l'unification de tous les Yougoslaves en un Etat unique et homogène. Après le message de M. Wilson proclamant le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes, la jeunesse universitaire et les intellectuels se sont adressés à lui et au Gouvernement provisoire russe, afin d'appliquer ces principes à la nation yougoslave. Ces manifestations sont le commencement d'une organisation nouvelle de toutes les forces yougoslaves. On a senti le besoin, vu l'étendue et l'importance de notre problème national, de fonder une Société Yougoslave ayant pour but non seulement la libération et l'unification de tous les Yougoslaves, mais aussi la propagation de cet idéal politique à l'étranger, afin de renseigner les Alliés sur ce problème yougoslave si compliqué.

Ce besoin de s'organiser, senti déjà depuis longtemps, fut enfin satisfait au mois de juin de l'année courante. Après quelques séances préparatoires, des statuts furent votés ainsi qu'un Comité de direction. Le but de la Société Yougoslave de Paris est celui-ci : la libération et l'unification de tous les Yougoslaves dans un Etat libre et homogène à base démocratique, et ses moyens d'action sont des séances du Comité, des assemblées générales, des conférences, des articles dans les journaux, etc., la Société se propose aussi d'entrer en relation avec les Yougoslaves résidant en France, en Angleterre, en Amérique, en Russie. Le Comité élu se constitua de la façon suivante :

Président : M. HINKO HINKOVIĆ, ancien député croate; vice-président : M. le Dr Ž. SPASOJEVIĆ, professeur à l'Université de Belgrade; secrétaires : Dr P. ČUBROVIĆ, professeur, et M. TOKIN, journaliste; trésorier : Dr VUKOVIĆ, avocat; membres : Dr RADIĆ, M. UROŠEVIĆ, M. UGLJEŠA JOVANOVIĆ, avocats; M. B. ČAČUGA, journaliste et M. DJORDJEVIĆ, architecte.

Pendant deux mois et demi, ce Comité a traversé une époque de transition. Il dut lutter avec les difficultés très nombreuses qui se présentent à toute fondation de société nouvelle. Pour bien d'autres raisons, il n'a pu réaliser tous ses projets; mais surtout la plus grande difficulté qu'il ait eu à vaincre fut d'arriver à l'unification de tous les partis politiques dont se compose l'Association. Il y avait, en effet, deux courants d'opinion en ce qui concerne la forme gouvernementale de l'Etat futur : la majorité est centraliste et veut un peuple yougoslave, un Etat yougoslave; la minorité désire une fédération groupant des Etats jouissant d'une large autonomie. Ce Comité a publié un mémoire qu'il a remis aux membres de la Conférence balkanique des Alliés au mois de juillet. De même, il a élaboré une déclaration convoquant, en même temps, l'Assemblée générale dans laquelle a été présentée cette déclaration.

Cette première assemblée, tenue le 26 août, marque le commencement d'une étape nouvelle de la Société, et on peut même dire aussi de la vie politique de la Yougoslavie. A la même époque fut signée la déclaration de Corfou qui est une déclaration officielle concernant l'Etat futur. La Société a décidé d'adhérer à ce programme officiel, le trouvant conforme à ses buts et à ses statuts. Dans la même assemblée commencèrent les débats sur la question monténégrine et sur la forme gouvernementale de l'Etat futur. Ces débats furent très vifs et très animés et donnèrent lieu à un échange de vues très intéressant.

Un nouveau Comité a été élu ensuite, composé de la manière suivante :

Président : D. K. KUMANUDI, professeur à l'Université de Belgrade; vice-président : D. RADIĆ, avocat; secrétaires : Dr ČUBROVIĆ et K. KOTAL, ingénieur; trésorier : Dr P. VUKOVIĆ; membres : Dr NOVAKOVIĆ, professeur de l'Université de Belgrade, Dr CVETIŠA, JOVANOVIĆ, UROŠEVIĆ, avocats, ČAČUGA, journaliste.

Écartant les discussions personnelles avec un tact et une clairvoyance qu'il faut louer, le Comité actuel travaille avec plus d'habileté et de succès que son prédécesseur. Il fixa, de nouveau, ses buts et son programme qu'il a déjà pu commencer à réaliser dans ses dernières assemblées. Il a aussi exposé ses vues sur la politique générale sur la base de la déclaration de Corfou, proclamant une fois de plus que la Société Yougoslave devra agir par tous les moyens pour former la Yougoslavie, libre et une. Ainsi la Société exprime les vœux et les besoins du peuple, si bien qu'on peut dire qu'elle parle et agit en son nom.

K. K.

Matinée en l'honneur des Yougoslaves.

Le 4 novembre, dans la salle de Géographie, à Paris, 184, boulevard Saint-Germain, les Tchèques de France organisèrent une matinée en l'honneur de leurs frères yougoslaves et en témoignage de la fraternité slave. Cette matinée fut présidée par M. Louis Martin, sénateur du Var, qui ouvrit la séance par une allocution démontrant la justice de la cause yougoslave et la nécessité de l'indépendance yougoslave et tchèque et laissa la parole à M. Hauman qui, dans une causerie très intéressante : *Yougoslaves et Tchèques*, exposa les relations mutuelles des Tchèques et des Yougoslaves, montrant le rôle de la Serbie qui a toujours été considérée comme le champion des espérances yougoslaves. « Les frontières des peuples slaves du Nord et du Sud, dit-il, doivent se toucher et la paix future suppose autant la formation d'un état yougoslave indépendant que d'un état tchéco-slovaque. »

Un concert très réussi et composé presque exclusivement de musique et de poèmes serbes nous a donné le plaisir d'entendre exécuter par le quatuor serbe : l'*Hymne serbe*; *En avant*, de Zajc; *Je suis slave*, de Krisovski et *La dédicace* de Smetana. Mlle Yvonne Curti exécuta, avec son grand talent de violoniste, deux morceaux de Dvoržak et la danse de *La Fiancée vendue* de Smetana. L'excellente interprète des poésies serbes, Mlle Marcelle Fargue, dit de sa voix prenante l'*Impératrice*, de Dučić; *Vœu* et l'*Eglise abandonnée*, de Rakic' et *Les Semeurs*, de Bojic'. Mlle Milica Agatonovic', par sa voix admirable, obtint un grand succès dans plusieurs chansons : *Psaume 39*, de K. Stankovic'; l'*Apaisement*, de Klajic' et *Si j'avais tes yeux*, de Binički. Mlle Nicole Anckier a soulevé l'auditoire en exécutant à la harpe *La Berceuse*, de Smetana; *Je pense à toi*, de Svoboda et *la Vie est un rêve*, de Brodil. Mlle G. Parodi a chanté des *Elégies* et la *Sérénade* de St.-Hristic'. Tous ces poèmes et chants furent accompagnés par Mlle Henriette Perrot qui a encore exécuté, avec beaucoup de virtuosité, *Miniatures*, de Milojevic'.

V. S.

BIBLIOGRAPHIE

Bulwark against Germany, par BOGUMIL VOŠNJAK.

London, George Allen, Unwin Ltd.

Incontestablement, de tous les peuples de la grande famille slave, les Slovénes et les Slovaques sont restés les moins connus. Ce sont les multiples circonstances historiques qui ont contribué pour que les Slovénes et les Slovaques demeurent si longtemps sous la domination des Allemands et des Hongrois.

Cependant, il serait plus qu'injuste de se faire l'idée que ces deux peuples slaves, quoique peu nombreux, n'ont pas eu un passé rempli de vie intense, de luttres constantes à travers les siècles pour sauvegarder leurs unités ethniques respectives.

Dans son remarquable ouvrage, M. Vošnjak, membre du Comité yougoslave, nous a édifié l'histoire du peuple slovène depuis ses origines jusqu'à nos jours. Par ce fait, il a comblé une lacune qu'on sentait beaucoup trop, en donnant à l'opinion publique européenne et américaine la possibilité de

mieux comprendre et juger le peuple slovène. Nous lui en savons gré, d'autant plus que, même dans certains milieux bien intentionnés envers les Slaves du Sud, on se faisait difficilement la conception que les Slaves de Ljubljana et ceux du Timok et du Vardar apparaissent si ressemblants les uns aux autres qu'ils ne forment en réalité qu'un seul peuple.

Il faut lire ces belles pages du jeune professeur slovène pour se rendre compte de toutes les péripéties bien douloureuses que son peuple a traversées durant les dix derniers siècles. Il restait, cependant, sans broncher une minute, la fidèle sentinelle contre le germanisme dans le dernier carrefour du slavisme du Sud-Ouest européen, juste comme ses co-nationaux de Šumadija résistaient opiniâtement aux hordes asiatiques qui menaçaient, durant des siècles, la civilisation européenne.

L'auteur nous présente le problème slovène sous toutes ses formes, envisagé au point de vue économique aussi bien qu'international. Les Slovénes ont eu à soutenir une lutte perpétuelle contre l'agression constamment croissante germano-madjare. Dans cette lutte inégale, ils ont parfois, dans le passé, cédé le pied mais leur endurance s'accroissait de plus en plus et, par cette lutte sans trêve ni merci, ils sont parvenus à tenir courageusement tête à leurs ennemis.

Les rapports italo-slovènes ne manquent pas non plus d'intérêt. L'auteur nous en présente les traits saillants.

Bosnie et Herzégovine (Annexions et Désannexions).

Par NIKOLA STOJANOVIĆ.

Dans une étude très concise et admirablement bien documentée, le distingué député de Mostar à la Diète de Sarajevo, M. Stojanović, nous donne, dans son ensemble, l'idée juste du problème de Bosnie-Herzégovine.

Il y a près de quarante ans, le peuple serbe de Bosnie-Herzégovine élevait une voix désespérée, suppliant l'Europe de lui permettre de joindre sa vie nationale à celle de la Serbie, affranchie du joug étranger.

Les diplomates austro-allemands, soutenus par ceux de la Grande-Bretagne, parvenaient, au Congrès de Berlin, à s'imposer comme faiseurs de la carte d'Europe.

Par contre, au lieu de venir au devant du désir du peuple de la Bosnie-Herzégovine, la Grande Charte de Berlin confiait ces deux provinces serbes à l'Administration de la Monarchie Danubienne.

En agissant ainsi, la diplomatie autrichienne se félicitait d'avoir définitivement tranché une des plus épineuses questions d'Europe, la question d'Orient.

Cependant, dès le premier jour de son entrée en Bosnie-Herzégovine jusqu'au commencement de la grande guerre mondiale, l'Autriche-Hongrie ne cessait de se heurter à des difficultés innombrables « dans sa mission civilisatrice » en Bosnie.

Ces difficultés, l'Autriche-Hongrie les rencontrait grâce à sa manière de comprendre son rôle de « mandataire européen ».

L'auteur nous peint toute la machination de l'Administration autrichienne durant l'occupation. Le régime de Benjamin Kallay, « Potemkin austro-hongrois », a transformé ce beau pays serbe en une pépinière de

gendarmerie, exploitant de la façon la plus cruelle la population et la conduisant directement à la ruine par les impôts, par la manière de régler la question douanière et par la construction des lignes de chemins de fer n'ayant qu'un but stratégique.

L'auteur nous donne un tableau saisissant de toute l'horreur qui règne en Bosnie-Herzégovine depuis le commencement de la guerre européenne. Des déportations par milliers, des dévastations de régions entières, la condamnation à mort ou aux travaux forcés à perpétuité; bref, on n'a négligé aucune mesure pour accomplir l'anéantissement de tout un peuple.

Étant de plus autorisé à interpréter les vœux et les sentiments du peuple de Bosnie-Herzégovine et de plaider sa cause, M. Stojanović conclut son étude en demandant que ces deux provinces serbes reviennent à la Yougoslavie, d'après le même droit que le monde entier a reconnu le retour de l'Alsace-Lorraine à la France.

Il est à souhaiter que l'auteur donne aussi des éditions russe et anglaise de son ouvrage.

M. G. MILOJEVIĆ.

La Croatie et la Slavonie, par le Dr IVAN GMAÏNER.

Le livre du Dr Gmaïner, un des plus distingués parmi les jeunes hommes politiques croates, nous révèle, dans des traits malheureusement bien raccourcis, le passé de cette partie de notre peuple qui a gardé le nom de Croate. L'auteur nous donne des explications historiques de beaucoup de faits regrettables qui se sont produits dans le passé entre les Serbes et les Croates. Connaissant bien à fond l'âme de ses co-nationaux (dans le sens restreint du mot), M. Gmaïner nous dépeint, avec une certitude absolue, que les manœuvres de nos ennemis séculaires ont bien pris fin. Le peuple croate n'a qu'un but : se libérer du lourd asservissement austro-magyar et de fonder, avec ses frères, les Serbes et les Slovènes, un Etat indépendant. Malgré cette affirmation d'une personne la mieux autorisée à parler au nom du peuple croate, nous constatons avec regret que, dans certains milieux, notamment en Grande-Bretagne, il y a encore des hommes politiques qui hésitent à affronter la question de la décomposition de la Monarchie des Habsbourg. Cette hésitation s'explique par un manque de connaissance de l'état de choses qui anime actuellement tous les Slaves d'Autriche-Hongrie.

Pour dissiper ces dernières erreurs du passé, il nous semble bien nécessaire que des études, telle que celle du Dr Gmaïner, éditées en serbe, devraient aussi être connues par le public de nos grands Alliés britanniques.

M. G. M.

Statuts du Comité des étudiants serbes.

ARTICLE PREMIER. — Les étudiants serbes en France ont fondé un Comité pour secourir leurs camarades prisonniers de guerre et internés.

ART. 2. — Le sceau du Comité porte en rond l'inscription : « Comité des étudiants serbes », et au milieu : Paris.

ART. 3. — Pour l'unité d'action, il y aura un Comité central et des Comités de Province.

ART. 4. — Le siège du Comité central est à Paris. Il doit être en rapport constant avec les autres Comités et travailler d'accord avec eux.

ART. 5. — L'envoi des colis sera fait par le Comité de Paris et par ceux de la province qui se trouvent dans les conditions prévues par l'article 7 (1^{re} partie) du règlement.

ART. 6. — Des Comités peuvent être fondés partout où se trouvent au moins cinq étudiants ou cinq élèves de lycée ou d'école professionnelle.

ART. 7. — Il ne peut exister qu'un seul Comité dans une même ville.

ART. 8. — a) La direction du Comité de Paris seul constitue son bureau, composé d'un président, d'un vice-président, de deux secrétaires, d'un trésorier et de quatre membres, soit au total neuf membres.

b) Le trésorier seul, ou en son absence son remplaçant, a le droit d'encaisser ou de déboursier toute somme intéressant le Comité.

ART. 9. — a) *Membre actif.* — Tout étudiant ou élève serbe est moralement obligé d'être membre du Comité et d'agir pour le but commun.

b) *Membre auxiliaire.* — Toute personne aidant directement, ou par l'intermédiaire du Comité, les étudiants serbes prisonniers de guerre ou internés.

c) *Membre d'honneur.* — Toute personne élue par le Comité pour l'appui et la sympathie témoignée à la cause serbe.

d) *Membre donateur.* — Toute personne qui verse une cotisation unique de 120 francs.

e) *Membre bienfaiteur.* — Toute personne qui verse une cotisation unique de 250 francs.

Les diplômes seront décernés aux Membres donateurs et Membres bienfaiteurs par le Comité de Paris.

ART. 10. — Le Membre actif verse une cotisation de deux francs par mois. La direction a le droit de diminuer cette cotisation ou d'en dispenser tout à fait les étudiants vivant dans des conditions difficiles.

ART. 11. — Les ressources du Comité sont :

a) Cotisations des membres ;

b) Dons ;

c) Recettes des concerts et conférences.

ART. 12. — Les réunions du Comité sont :

a) Régulièrement fixées une fois tous les six mois ;

b) Exceptionnellement prévues au cas où des questions de grande importance viendraient à se poser entre temps.

Dispositions transitoires.

Le Comité aura sa raison d'être tant qu'il y aura des prisonniers de guerre serbes.

Une fois sa tâche remplie, le Comité transmettra ses fonds et ses livres à l'Association de Secours aux Etudiants de l'Université de Belgrade.

MILUTIN BOJIĆ

De plus en plus violent, l'orage ne cesse de s'abattre sur le peu de notre nation qui a survécu à l'exode. Chaque jour nous apporte des nouvelles les plus déchirantes. La réalité est dépassée ; l'imagination même ne peut plus aller avec elle pas à pas.

Ce numéro de notre revue, qui présente à nos lecteurs la belle poésie de Milutin Bojić, était presque sous presse, lorsque quelques mots foudroyants, incroyables, vinrent de Salonique nous apprendre sa mort ; il ne lira ni ses vers traduits en français ni l'éloge de ses *Poèmes*.

Une mort cruelle, suite redoutable de la Grande Tourmente qui sévit partout, nous ravit ce militant de notre orgueil national, tout jeune, à sa vingt-cinquième année. Mais, poète, auteur dramatique et journaliste, il a eu du talent qui lui a rapidement frayé le chemin vers le Souvenir qui ne se ternit pas. A l'âge de vingt ans, déjà, il a pu sentir la Gloire l'effleurer et l'envelopper de ses ailes. Et, si la mort précoce a surpris sa jeunesse, elle n'a pu surprendre sa gloire...

Enfants sans parents, les sœurs de Bojić, restées dans la patrie envahie, et son petit frère qu'il a sauvé en Albanie pour l'envoyer étudier en France, pleureront le tendre frère. Quoique pas beaucoup plus âgé, il a su remplacer leur père et leur mère. Une jeune fille que Bojić a ardemment aimée, fiancée affligée, entendra les sombres messagers lui porter les paroles de son Hjalmar :

Jeune, brave, riant, libre et sans flétrissure,
Je vais m'asseoir parmi les dieux dans le soleil.

Nous autres, ses amis — ses camarades et ses aînés, — nous porterons en nous la douce pensée de sa jeunesse radieuse et de son âme vibrante, et, pour soulager notre douleur, nous reparlerons encore ici de l'œuvre que ce meilleur de nos jeunes laisse à notre littérature.

A. A.

L'ORTHOGRAPHE SERBE

c	prononcer	ts	français.
č	—	tch	français.
ć	—	tch	très doux.
dj	—	gi	italien (giorno).
ž	—	j	français.
dž	—	dj	français (djinn).
j	—	ill	mouillé français.
lj	—	g'i	italien.
nj	—	gn	français.
š	—	ch	français.
h	—	h	aspiré français.
u	—	ou	français.

Pour tout ce qui concerne Rédaction et Abonnements, s'adresser uniquement au nom du Directeur de la Revue : 203, Boulevard Raspail, PARIS.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Nous rappelons à nos lecteurs que l'abonnement est terminé et nous les prions de bien vouloir le renouveler.

ABONNEMENTS

.....

Pour la France,

6 mois : 4 francs.

Pour l'Étranger,

6 mois : 5 francs.

■ ■

Le Numéro : 75 centimes